This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~BANCROFT LIBRARY~~

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

Theo H. Crook Collection
Bancroft Library
University of California
WITHDRAWN

SEVERO TORELLI

DRAMA ORIGINAL

DE

FRANÇOIS COPPÉE

TRADUCIDO DEL FRANCES Y PRECEDIDO DE UN ESTUDIO CRITICO LITERARIO

POR

MARCO-ANTONIO SALUZZO

CARACAS
Tipografía de vapor de El Cojo
1885

SEVERO TORELLI

DRAMA ORIGINAL

DE

FRANÇOIS GOPPEE

TRADUCIDO DEL FRANCÉS Y PRECEDIDO DE UN ESTUDIO CRITICO LITERARIO

POR

MARCO - ANTONIO SALUZZO

CARACAS
TIPOGRAFIA DE VAPOR DE EL COJO
1885

F2307
.3
C6

Crook pl.

EL GOBERNADOR DEL DISTRITO FEDERAL

HACE SABER: que el ciudadano Marco-Antonio Saluzzo se ha presentado reclamando el derecho exclusivo para publicar y vender una obra de su propiedad cuyo título ha depositado y es como sigue:

"Severo Torelli, drama original de François Coppée, traducido del francés y precedido de un estudio crítico-literario acerca del mismo drama, por Marco-Antonio Saluzzo."

Y que habiendo prestado el juramento requerido, se le pone por la presente, con aprobación del Presidente de la República, en posesión del privilegio que concede el artículo 1º de la Ley de 8 de Abril de 1853, sobre producciones literarias.

Dado, firmado y sellado en el Palacio de Gobierno del Distrito Federal, y refrendado por el Secretario del Despacho, en Caracas, á veinte y cuatro de Febrero de mil ochocientos ochenta y cinco. Año 21º de la Ley y 27º de la Federación.

B. MIRABAL.

Refrendado.—El Secretario de Gobierno,

Pedro C. Sotillo.

Bancroft Library
University of California
WITHDRAWN

SEVERO TORELLI

DRAMA EN CINCO ACTOS Y EN VERSO

POR EL FRANCÉS

FRANCISCO COPPÉE

(ODEON)

¿Conoceis el último drama de Francisco Coppée, el aplaudido autor de "HAZ LO QUE DEBES," cuya musa trágica ha henchido de lamentos el ODEÓN francés?

Propóngome daros á conocer esta notable obra, que ha merecido á su autor ser considerado como el segundo hijo de la moderna Melpómene francesa, ya que el primer puesto pertenece, por derecho de primogenitura, á aquel sonámbulo del arte, que de pie en el umbral de mundos futuros, llama convulsivamente á las puertas de otros días, de otra sociedad, de otra civilización.

Ser el segundo después de Víctor Hugo, es ocupar asiento entre inmortales á la diestra de Júpiter.

SEVERO TORELLI es el nombre del último drama de Coppée. Su argumento pertenece á la historia de la dominación de Pisa por Florencia, en aquellos días de encarnizada lucha entre *güelfos y gibelinos*, y cuando, vencedores los primeros, erigieron el terror en sistema y el verdugo en ministro.

Noventa años hacía que el león florentino ahogaba bajo su férrea planta la libertad de Pisa. Nada alcanzó indulto, excepto las tumbas, y eso en gracia de su inofensiva belleza, pues hasta las estatuas de los héroes habían rodado de su pedestal; y los pisanos contemplaban con muda indignación, rota en pedazos la

del vencedor de Cerdeña, el gran Sismondi, mutilada como cadáver de infame reo de Estado.

¡Triste cuadro el que presentaba la ciudad de Pisa! Repletas de hombres libres las prisiones de Estado: los proscritos pereciendo de hambre en los caminos públicos: tres generaciones de viudas y de huérfanos: podridas en la histórica TORRE DEL HAMBRE las cabezas de los decapitados; y por encima de aquel cuadro infernal, el feroz Spínola, el terrible *Podestá* representante de la *Señoría* de Florencia, gozándose en la agonía de un pueblo.

Una de tantas veces, por cierto la última, en que los pisanos quisieron sacudir la tiranía extranjera, traicionados por la fortuna, hubieron de inclinar al yugo, mal su grado, la frente envilecida. Veinte años trascurrieron después de tan infausto día; pero la tradición, memoria de los pueblos, guardaba fielmente aquel recuerdo, porque á la par que de duelo público, era gaje de patriótica esperanza. El feroz Spínola celebraba con sangre, en tal día, su exaltación al poder. Tres patriotas pisanos iban á pagar con la vida el crimen de ser hombres: ya dos de ellos habían sido ejecutados, y llegó al tercero el turno fatal. Era éste Juan Bautista Torelli, descendiente de una de las familias más ilustres de Pisa, patriota esclarecido, y que había refrendado sus abolengos títulos, con las propias virtudes. El pueblo, que contemplara impasible la ejecución de las otras dos víctimas, agítase ahora subitaneamente, y un mugido sordo, como la tempestuosa respiración del océano, llena la plaza del *Palacio Antiguo*; pero á la señal del *Podestá*, sucede nuevamente el silencio, en medio del cual proclama aquel la gracia de Torelli. Inexplicable era para todos aquella inesperada clemencia y mayormente para la víctima, que estuvo á punto de fallecer de cólera, pero que al fin repuesta, írguese ante el déspota y le grita: "Barnabo Spínola, acepto tu clemencia, sin esperanza de mejores días; mas, no se dirá que un Torelli te sea deudor de tan [illegible] beneficio.—Yo también te perdono: desarmo el brazo contra ti: vive tranquilo por lo que á mí hace; empero, sabe que tal juramento solo á mí me liga, y ¡ay de ti malvado si llego á tener un heredero de mi nombre. ¡Guárdate de él!"

Dios sabe lo que pasaría en el alma de Spínola: que hay palabras más cortantes que el acero, más aterradoras que el rayo. Empero no por eso volvió atrás: no volvió atrás, mas, aquella fué [illegible] gracia que concedió y desde entonces no le fué arreba- [illegible]

Juan Bautista Torelli había unido su suerte á una hija del pueblo; y aquella unión, que fuera en algunos años infecunda, produjo, después del perdón, á Severo, quien heredó, junto con el nombre, el odio paterno. Creció Severo en el amor á la libertad, en el odio á la tiranía extranjera; y el pueblo, que guardaba, avaro, las palabras del padre como patriótica profecía, consagró Jefe al hijo, tan luégo como su diestra de veinte años pudo soportar el peso de una espada. Aquel niño era la expectación de los pisanos, como que fiaban á su heroísmo el quebrantamiento de las opresoras cadenas y la resurrección de las antiguas libertades.

Revolviendo estas esperanzas, paseábanse un día por el *Lungardo* tres nobles pisanos en cuyo pecho ardían los generosos ímpetus de la juventud, cuando hé aquí que la próxima ejecución de nuevas víctimas, los estimula á adelantar el anhelado día de la justicia: llega en esto Severo, é informado de lo que ocurre y más aún, de la inminente guerra que amenaza al Médicis reinante, movida por Carlos VIII de Francia, estima propicio el momento para poner por obra la patriótica empresa. Todo queda resuelto: Barnabo Spínola debe morir bajo el puñal de una conjuración esgrimido por Severo Torelli, quien lo mostrará, ensangrentado, al pueblo para moverlo á guerra. Faltaba, empero, algo indispensable en las monacales costumbres de aquellos tiempos, abundantes en todo linaje de fanatismo: faltaba consagrar el compromiso con el más solemne de los juramentos; pues nada debía salvar al *Podestá*, ni el fuero del propio hogar de los conjurados, ni el sueño, ni la casa de Dios.

Cuando los patriotas pisanos formulaban el terrible juramento, acierta á pasar un Sacerdote que conduce el Santo-Viático: detiénenlo, y en presencia de la Magestad-Divina, juran la muerte del tirano y la redención de la República.

Bien merece transcribirse íntegramente esta escena, que es la final del acto primero.

SEVERO.—Hé ahí á Fray Paolo, el prior de los Celestinos. Él odia como nosotros á nuestros tiranos, y, de seguro, satisfará nuestros deseos. Así lo espero—(*A Fray Paolo*). Señor Monje, oídnos.

FRAY PAOLO.—¿Qué quereis ?

SEVERO.—Padre mío, vos nos conoceis. Poderoso y secreto designio, que no podemos revelar ni bajo el sagrado de la confesión, nos une mútuamente para la salvación de Pisa. Presentadnos el Santo Sacramento

al llegar á la entrada de la Iglesia: nosotros extenderemos silenciosamente la diestra, y vos seguireis en paz vuestro camino.

FRAY PAOLO.—¡Cómo! ¿Me deteneis á mí, á un sacerdote, en este sitio, y quereis jurar por el Santo Viático?

SEVERO.—Por el Dios vivo.

FRAY PAOLO.—Él ha dicho á los hombres en las Sagradas Escrituras: — *Guardaos de invocar en vano mi santo nombre.*

SEVERO.—Justo es nuestro propósito y hemos meditado nuestro designio.

FRAY PAOLO.—Habeis pronunciado el nombre de la querida Patria. Otorgo mi aquiescencia; pero tened entendido que se trata de tremendo, de eterno juramento, que no podreis revocar jamás (*Descubriendo el Sacramento*). Hé aquí el Cuerpo de Jesu-Cristo. (*Los jóvenes se arrodillan, inclinan la frente y extienden silenciosamente la diestra en actitud de jurar*). ¡ Hijos míos, Dios os juzgue !

Hé aquí la exposición del drama.

Dice el crítico francés Sarcey, en su juicio acerca de SEVERO TORELLI y refiriéndose á la exposición, que *no conoce otra ni más clara, ni más pintoresca, ni más conmovedora*; y si yo no me atrevo á decir otro tanto, no es porque no abunde en el sentir del crítico francés, sino porque no tengo autoridad para ello. Lo que sí podría asegurar es que Coppée ha vencido una de las mayores dificultades del arte en la exposición de SEVERO TORELLI, pues no hace figurar en ella, ninguna situación que, por su naturaleza, pida desenlace dramático. La narración de Renzo Riccardi, el relieve de la figura de Severo, la representación del teatro, el aire libre, si puede decirse, de la escena; nos recuerdan la exposición de la LUCRECIA BORGIA de Víctor Hugo.

El ingenio, como la sangre, es también de raza.

En el segundo acto comienza á urdirse la trama dramática.

A tiempo en que Severo comunica á su padre el patriótico, solemne compromiso y su inminente realización, Doña Pía, su madre, penetra en la Cámara donde hablan el padre y el hijo. Al verla entrar, Juan Bautista Torelli dice á Severo: "Hijo mío: hé aquí á tu madre, mi heroica esposa, á quien debes cuenta de tu juramento, no sea que éntre en zelos; y á fe que en el grave peli-

gro que vas á arrostrar, mi paternal bendición no vale lo que uno sólo de sus besos."

MA BÉNÉDICTION NE VAUT PAS SON BAISER.

Hé ahí un verso alado. Con razón dice el citado crítico que el verso comunica fuerza á los afectos. Decid eso en prosa, y el público permanecerá frío, al paso que en el verso, la idea se condensa y campea libremente.

Sigamos el diálogo.

DOÑA PÍA.—¿Peligro para mi hijo? Decidme cuál, os lo suplico.

JUAN BTA.—Nuestro hijo va á vengar á su padre y á su patria.

DOÑA PÍA—¿Y cómo?

JUAN BTA.—Castigando á Barnabo Spínola.

SEVERO.—Matando al tirano.

DOÑA PÍA.—Jamás: no puede ser, no puede ser: jamás!

JUAN BTA.—Pía, ¿qué debilidad es esa? Mira que me entristece y me lastima á la par. Sufres . . . . . Pero tus gritos desmienten en un punto tu noble pasado. Tienes derecho á llorar; mas, trae á tu alma aquel amor del deber, aquella virtud romana, cuyo aliento traté de inspirarte cuando te leía á Plutarco cerca de la cuna de nuestro hijo—¡Y qué! hace poco, sin murmurar, espontáneamente, dabas tus joyas á los pobres. ¡Oh Matrona! necesario es que hagas algo más: Pisa exige de tí la más rica de tus preseas: tu hijo.

SEVERO.—¡Sí! padre tiene razón. Por piedad, sed fuerte! Esperad, madre, y orad, á fin de que salga yo con dicha y triunfante de tan grave empresa. Orad, madre, y Dios os devolverá vuestro hijo. ¿Ni cómo podreis dejar de asentir á mi proyecto, cuando sepais que he jurado por el Santo Sacramento? (*Doña Pía vacila. Severo la rodea con los brazos*). ¡Oh madre! nunca te amé tanto como hoy.

DOÑA PÍA (*á Juan Bautista y con semblante extraviado*). Sola con él: quiero estar á solas con él.

JUAN BTA.—Bien . . . . . .

. . . . . .

DOÑA PÍA (*A Severo*). ¿No es verdad que me amas mucho?

SEVERO.—¡Oh buena madre mía!

DOÑA PÍA.—Oye: Spínola . . . . . (su sólo nombre me hace

temblar), es, como Satanás, un monstruo sanguinario y cruel. Lo odio: tan cierto como Cristo está en los cielos. Su vida y su triunfo insultan á la naturaleza: merece mil muertes, merece la tortura; y sin embargo, valdría más (¿comprendes?) valdría más, cien veces más, que fueses un ladrón, un perjuro, un malvado, un traidor, un renegado violador de sus votos, primero que tocar uno sólo de los cabellos de ese hombre.

SEVERO.—¡Ah! me horrorizais, madre.

DOÑA PÍA.—Llegó la hora en que debe ser conocida la horrible acción . . . . . ¡Caed sobre nosotros ¡oh murallas! y anonadadnos para que nos libreis de este suplicio!

SEVERO.—Apaciguaos, madre! Madre, os amo! ¿Lo oíste? Juré por el Dios-Vivo. ¿Cómo no cumplir tal juramento?

DOÑA PÍA.—Porque no eres hijo de Torelli . . . . . (SEVERO *retrocede aterrado*) y . . . . . (¿puedo decirlo sin morir?) porque tu padre es Spínola el gobernador de Pisa . . . . .

SEVERO.—¡Él! . . . . . .

. . . . . .

Si la exposición del drama es de acabada perfección: si el primer acto es marco riquísimo que pide artístico lienzo; el segundo contiene lo que podría llamarse con propiedad, el *problema dramático.*

Hasta entonces sólo se trataba de anteriores y fortúitos sucesos, cuales son: la esclavitud de Pisa, la consagración anticipada de Severo Torelli al desagravio de la República y la persecución de la libertad. En todo ello no hay propiamente situaciones dramáticas, sino exposición lírica.

El segundo acto plantea el problema y lo plantea de una manera aterradora.

El terrible Spínola, el Podestá que infama á Pisa, es, según la naturaleza, el padre del joven caudillo, á cuyo brazo se ha fiado la justicia pública. ¿La muerte de aquel hombre ejecutada por Severo dejará de ser un parricidio? ¿Su indulto no será una traición?—Parricida ó perjuro, tal es la horrible alternativa del protagonista.

Conservar, aumentándolo, el interés dramático, sin dejar adivinar el desenlace: subordinar las situaciones á los caracteres; hacer recaer la acción vengadora de los sucesos sobre los verdaderos culpables, á fin de conservar la incógnita pero infalible ley de la eterna justicia: hermanar el triunfo inmaculado de un pueblo con las leyes de la moral; y todo ello sin recursos artificiales, sin tortura del arte, sin resortes galvánicos, sino, basándolo en la más rigurosa psicología; eso ha hecho Coppée, refrendando así su ejecutoria de esclarecido ingenio.

Los caracteres están dibujados por mano maestra. Aquel anciano, individuo superviviente de extinguida, caballerezca raza, para quien hasta las galas de la naturaleza son incompatibles con la degradante esclavitud: aquella mujer mártir, cuya falta puede en cierto modo explicarse por su extracción social, pero cuyo arrepentimiento, cuya expiación, pone de manifiesto su rango presente: aquellos jóvenes para quienes no hay imposible tratándose de la dignidad nacional: el soberbio *Podestá*, duro como la espada de sus venganzas, cuya vida se arrastra entre los crímenes de la tiranía y las concupiscencias del libertinaje; ser excepcional y desgraciado, que es á un tiempo tirano de Pisa y esclavo de Florencia; son caracteres que podríamos llamar de *una sola pieza*, y que así como los obeliscos egipcios lucen la belleza uniforme de la luz en su monolítica naturaleza, aquellos ostentan perfecta uniformidad psicológica.

En crear caracteres y sostenerlos consiste el arte dramático: las situaciones son corolarios de aquellos problemas.

En cuanto á Severo, era natural que como protagonista del drama, acumulase, digámoslo así, en su ser, la quinta esencia de la belleza artística.

En aquel carácter, precozmente maduro por la milicia de la vida, hierven la venganza de Hamlet y la ambición de Segismundo, confundidas en los ímpetus generosos de un alma joven, que con el pie en la meta de la gloria, se ve despeñada en la oscura sima del vilipendio.

Para comprender á Hamlet, dice Gœth, necesario es investigar los antecedentes de su carácter, y verlo tal como era antes de la muerte del autor de sus días.

Así mismo, para comprender á Severo, necesario es contemplarlo en la virginidad de sus afectos, en la prístina nobleza de su alma, en la abnegación de sus propósitos: familiarizarse con él

antes de que el fatal secreto de su nacimiento hubiera marchitado precozmente su ser. Todo contribuyó á hacer del joven pisano, uno de aquellos tipos, excepcionales por desgracia, que así colaboran al engrandecimiento político de los pueblos, como á la fijación de los ideales artísticos. Las condiciones en que vió la luz, le presentaron la existencia en toda la seriedad que ennoblece al ser humano, despojada de puerilidades ridículas; grave como las ideas del héroe, activa como la tarea del apóstol. Hasta la tristeza del paterno hogar, comunicó á su alma la austera energía de la virtud: la energía que así triunfa de las vulgaridades, como se sobrepone á la desesperación. Aquel anciano que se sobrevivía á sí mismo, lo había instituido, desde antes de que existiese, heredero de su gloria; y para confortarlo en el heroísmo, alimentábalo con el pan de la inmortalidad, con la médula de leones que dan Plutarco y Tácito: las efigies de los héroes le gritaban con su silencio que él sería el vengador de una raza y de un pueblo: los proscritos le pedían por favor el estrechar su mano al abondonar los campos de la patria: las madres le presentaban á sus hijos pequeñuelos para que, besándolos, les infundiese aliento de virtud: sus amigos lo proclamaban campeón de la República; y el pueblo se iba tras él como los vapores del espacio arrastrados por la atracción de espléndido cometa.

Pocas veces se acumularon en un sér tantas condiciones de grandeza: pocas veces se ostentaron más fascinadoras las gloriosas visiones de la juventud: pocas veces soñó más alto la esperanza; empero, nunca hubo, tampoco, mayor caída. Dormirse en la grandeza y despertarse en la ignominia, por obra de incógnita suerte, es la más trágica de las humanas catástrofes.

Severo podía decir como Hamlet, que la vida es campo erial donde sólo la mala yerba espiga: la tierra promontorio desolado; y el cielo, á pesar de las espléndidas luminarias que tachonan su cúpula, negro montón de pestilenciales vapores.

¡Qué contraste de deberes! ¡Qué lucha de pasiones! ¡Qué fatal cadena de sucesos!

De un lado la voz de la sangre que grita á Severo, ése es tu padre: de otro el reclamo de la patria que le dice: Spínola es mi verdugo: aquí la madre que aboga por la virginidad de la virtud filial: allá los amigos que invocan la suerte de la República: el juramento . . . . . Y los leones florentinos cubiertos de oprobio, y los suplicios hambrientos de víctimas, y aquel puñal

que ostenta en el pomo la imagen del parricida Bruto, y aquellos proscritos que caminan al destierro, y la esperanza pública puesta en un sólo hombre.

Osa sobre Pelión: el Etna sobre el Vesubio, como decía Nodier.

Hubo un momento en que la suerte como que quiso refrigerar la abrasada frente de Severo, y aparición, hermosa como los sueños de la esperanza, preséntase á su vista y acerca á sus labios la embriagadora copa del amor. ¡Ay! pero aquella aparición era . . . . el incesto. Era Porcia la querida de Spínola . . . . ¡Situación implacable! Severo contemplaba frente á frente la esfinge. ¿Cómo descifrar el enigma?

Verdaderamente que Coppée ha sido felicísimo en el desenlace del drama. La pasión vulgar pedía que el brazo de Severo se armase contra Spínola y castigara en él al feroz tirano y al cobarde adúltero; al que no contento con matar la libertad de los pueblos, envenenara la fuente sagrada del hogar: pero el arte no consiente la caída de la virtud en ciertas situaciones, porque en ellas toda caída es irreparable retroceso y el arte es adelanto.

Ningún hijo puede matar á su padre, ni siquiera Severo, sin trastornar la naturaleza humana, divorciándola con la justicia; y la tendencia del arte es la reconciliación de la sociedad con la justicia, en la armonía del Universo.

El drama toca á su término: hénos aquí inclinados sobre negro abismo. ¿Quién iluminará tan espesas tinieblas? Entre el parricidio y la traición á la patria, Severo se ha decidido, por fin, á ser parricida. Un cúmulo de circunstancias lo impulsaron fatalmente en tal sendero, y él acepta su destino. ¿Quién pudo nunca sobreponerse á éste?

Los conjurados, de acuerdo con el prior de los celestinos, aquel Fray Paolo que recibiera el terrible juramento, conciertan el encuentro de Severo con el *Podestá*, aprovechando la circunstancia de que éste, como buen fanático, creía aplacar la justicia divina, prosternándose en los altares. A este fin iba con frecuencia el *Podestá* á una capilla subterránea de la catedral de Pisa, donde. según antigua regla, debía entrarse desarmado. Severo, gracias á la complicidad del Fraile, lo aguardaba allí.

Por esperada que sea tal escena, no puede menos de experimentarse profundo terror al ver juntos aquellos dos seres, que no podían estarlo en la faz de la tierra. Hé ahí frente á frente al

engañador y al engañado, al victimario y á la víctima, al padre y al hijo. ¿Qué palabras podrán expresar las internas tempestades que mugen en el pecho de aquellos dos seres?

Escollo era y gravísimo la prolongación de aquella escena en que el brazo de un hijo se alza armado sobre el pecho del autor de sus días, y sin embargo la prolongación era indispensable para exponer en toda su plenitud el noble, el heroico carácter de Severo, es decir, el ideal artístico.

Sea que el brazo del hijo se paralizase en presencia del padre: sea que le fuese duro matar á un hombre indefenso en la casa de Dios; ello es que Severo ocurre á un medio que concilía la libertad de Pisa y la inviolabilidad de la vida de Spínola. Pero éste, soldado antes que todo, y de la raza de aquellos famosos *Condottieri* para quienes sólo era crimen la cobardía, rechaza primero con indignación y con sarcasmo luégo, la generosa proposición de Severo, que consistía en la entrega de la ciudadela de Pisa, hecha la cual protegería él mismo la fuga del tirano. Severo ha agotado todo recurso: aquel hombre debe morir; pero por un resto de compasión del justiciero hijo, excítalo á que se ponga de rodillas, á que se reconcilíe con Dios ¿Barnabo Spínola, el *Podestá* de Pisa, el representante de la *Señoría* de Florencia, de rodillas ante un bastardo? ¡Jamás!

Alzase por fin el brazo de Severo: brilla en su mano el justiciero rayo; pero Spínola se da priesa á subir las gradas del altar, y colocándose delante del relicario, prorrumpe en estas solemnísimas palabras: "Injuria por injuria, reto por reto. En este mismo altar donde Dios sacrifica á su hijo, tú, hijo, si te atreves, ven á sacrificar á tu padre."

Hé ahí un resorte verdaderamente artístico. Barnabo Spínola, aquel hombre odioso manchado con la tiranía y el adulterio, se alza del oscuro abismo del crimen, y aparece súbitamente bañado en la luz del valor, que si no siempre es una virtud, es noble siempre.

—" Pues bien, condenémosnos ambos."—le grita Severo precipitándose sobre él.

Pero en este momento, alguien que se mantuviera oculto en la sombra, lánzase, puñal en mano, sobre el *Podestá* y le atraviesa el corazón.

Era Doña Pía, la infeliz madre, quien impuesta de lo que se preparaba contra Spínola, no quiso ceder sus justicieros dere-

chos, y mucho menos permitir que cayera en el alma de su hijo la mancha de un crimen.

Y ahora, ¿qué á élla con el mundo? Sólo le es dado morir, libertarse de sí misma; y, en efecto, el puñal justiciero es á la par arma de suicidio, en cuya hoja se mezcla la sangre de dos seres que fueron alternativa y recíprocamente victimarios y víctimas.

Hé ahí en esbozo y no sin detrimento de sus bellezas, el último drama de Coppée. Trae escenas en que no sabe uno qué admirar más, si la patética profundidad de la idea ó la lírica expresión de la forma; aunque siempre he creído que forma é idea se confunden de tal modo en la belleza artística, que es imposible separarlas.

En SEVERO TORELLI, como en obra maestra, campean los dos géneros que han movido guerra en la moderna República de las letras, y es á un tiempo *romántico* y *clásico*; lo que prueba que en literatura, como dice Víctor Hugo, sólo hay *bueno* ó *malo*, *bello* ó *deforme*, y que las denominaciones de escuela no son sino palabras convencionales, y nada más. Empero, aun aceptándolas, ¿quereis una escena rigurosamente clásica? Oíd. Severo implora la bendición del viejo Juan Bautista Torelli, á quien tiene por padre, antes de acometer la ardua empresa de reivindicar la libertad de Pisa.

SEVERO.—Sólo me falta, ¡oh padre! recibir vuestra bendición.

J. B. TORELLI.—Contempla, ¡oh Dios! á este niño que se arma para castigar á un tirano y libertar á un pueblo. Vos, Señor, que permitís que el volcán cubra de lavas las campiñas, dejad que estalle la cólera de los oprimidos. Pensad, ¡oh Dios! que uno sólo se expone por todos: pensad que la justicia mueve su brazo, ¡oh Vos! que Sois señor de la justicia, y no condeneis la obra que ha de hacer. (*Extendiendo las manos sobre la frente de Severo*). En cuanto á mí ¡oh hijo mío! en nombre de los noventa años de vergüenza y de dolor sufridos por los pisanos: en nombre de los prisioneros que agonizan en las mazmorras: en nombre de los desterrados que se mueren de hambre en los caminos públicos: en nombre de los huérfanos y de las viudas: en nombre de los veteranos que cayeron bajo las patrias banderas, cuando el güelfo maldito rompió nues-

tras espadas: en nombre de los míseros decapitados cuyas cabezas se pudrieron más de una vez en la Torre del Hambre: en nombre de nuestros héroes, en nombre de nuestros mártires, y para que la victoria, hijo mío, corone tu esfuerzo, yo te bendigo, yo te bautizo con su sangre y con sus lágrimas; y en la certeza de que los vengarás, aplaudo tu conducta y te estrecho en mis brazos.

Al leer los valientes alejandrinos en que deslíe Coppée tan heroicas ideas, saborearéis el numeroso verso del sueño de *Atalía.*

¿Quereis algo en que trascienda el más puro romanticismo?

Es de noche, pero una de aquellas noches *de los climas sin nubes, de los cielos sin mancilla.* Cruzan las estrellas el azul del cielo, como aves de luz: reciben las flores en los besos del aura caricias de amor que fecundan su sér: el ruiseñor saluda el disco del astro de la sombra, con los cantares que oyeron los esposos de Verona en aquella memorable noche de sus amores: el océano mismo da tregua á sus mugidos y respira apenas blandamente. Todo sonríe, todo reposa ó se alegra en la naturaleza, excepto Severo, que revuelve en la mente el terrible problema de su vida: PARRICIDA Ó PERJURO. ¡Oh! dice al fin, ¿cuándo cubrirá mi faz la tierra de la fosa? ¿cuándo apagará la luz de mis ojos y sellará mis labios?—Y cae desfallecido en un banco de la plaza, frente al emblemático león florentino.

¿Qué alegre armonía hiende el espacio, como para arrullar con sarcástica trova el sueño de la desesperación? Oíd aún.

Me ofreciste darme un beso,
Morena, de mi fortuna,
Y yo vengo á reclamarlo
Al resplandor de la luna.

*

Mas, huiremos si te place,
O de la luz te sonrojas;
Que suele mirar la luna,
Aun al través de las hojas.

*

Iremos á la montaña
De nuestro amor conocida,
Donde, sin mirar la fuente,
Se escucha su voz perdida.

*

Y para alumbrar la senda
En fantásticos destellos,
Con luciérnagas lumbrosas
Te adornarás tus cabellos.

Y por último, si quereis admirar lo que es compatible con todos los géneros, con tal que sean manejados por grandes poetas, *mens divinior;* si quereis admirar la sublime desesperación de una madre obligada á confesar á su hijo una de aquellas faltas que [si tienen perdón en el cielo no se olvidan jamás en la tierra; oíd.

Severo sabe ya que su padre no es el patriota inmaculado Juan Bautista Torelli, sino el infame tirano de la patria. Su propia madre que acaba de hacerle tan terrible revelación, comprende la necesidad de explicar el infame suceso, y acepta tan horrible martirio. Así, en tanto que Severo se tuerce los brazos en el colmo de la desesperación, la infeliz mujer le dice:

DOÑA PÍA.—Enfrena el odio, la ira, el desprecio, porque no puedes saber, no puedes comprender . . . . . ni yo oso hablar en el horror de que estoy poseída . . . . . La gracia . . . . . ¿te acuerdas? . . . . . la inexpilicable gracia. El cadalso . . . . . Torelli salvado de la muerte . . . . . ¡Ah! te tuerces los puños . . . . . ¿Comprendes? ¿no es verdad?

SEVERO. (*Ocultando el rostro entre las manos*). ¡Oh! monstruoso! . . . . .

DOÑA PÍA.—Y sin embargo, necesario es que lo sepas. Siempre el cadalso, los verdugos, las hachas. ¿Lo ves? Yo había perdido la razón, no tenía voluntad: estaba loca: . . . . . lo habían preso . . . . . Yo conocía la ley: . . . . . muerte para el conspirador . . . . ¡qué horrible día! Mordí la mano del esbirro que se atrevió á tocar el primero á Juan Bautista; pero eran muchos y estaban armados. Prendióse: . . . . . quedé sola . . . . . Entonces só-

lo abrigué una idea, un deseo: . . . . . estaba como poseída. Quería ver á Barnabo: pedirle clemencia: cubrir sus manos de besos, regarlas con mis lágrimas. ¿Qué sabía yo de política? En la horrible desesperación en que agonizaba mi alma, no pensé ni en el güelfo ni en el gibelino, ni me cuidé del orgullo pisano, pobre de mí, hija del pueblo, humilde campesina. Quería ver á aquel hombre, impresionarlo con mis gritos á fin de que impidiese la muerte de mi marido. ¡Ah! lo veo aún al escuchar mi súplica: lo veo aún en su trono, riendo con diabólica risa, acariciando con la mano su pesado collar, y oigo aún el acento con que me dijo cuando caí desfallecida, medio-muerta y sin voz á sus pies: "*¡ Cuán bella sois !*"

SEVERO.—Basta, basta, gracia . . . . .

DOÑA PÍA.—No, debes saberlo todo. Cuando aquel hombre pronunció tales palabras, erguíme en su presencia, trémula y pálida de cólera. ¡Oh contrato abyecto! ¡oh innoble salario! Pero el monstruo me dijo con tono glacial:— "Mañana desde el alba se le-
« vantará el patíbulo. Tres hombres estarán en él,
« desnudo el cuello, atadas las manos á la espalda.
« Por todas partes se ha publicado la sentencia: de
« todas partes acudirán curiosos para verlos morir.
« Cuando hayan muerto dos de los tres condena-
« dos, vendrá el tercero á poner la cabeza en el
« tajo. El verdugo, aprestando el hacha, retroce-
« derá tres pasos para herir con mayor ímpetu;
« empero, si lo quereis, el hacha no caerá." . . . .
Y no cayó ! . . . . .

SEVERO.—Sepultarse viva . . . . .

DOÑA PÍA.—Sí, matarme luégo . . . . . debí hacerlo: mi esposo habría vivido, se habría salvado ignorándolo todo; pero antes de morir quise volver á verlo: mi amor fué cómplice de mi cobardía. Y cuando regresó del suplicio y me dijo, engañado respecto de mi cruel emoción, que sólo por mí había aceptado la gracia . . . . . ¡ah! . . . . . lo amaba tanto! . . . . . Yo era su juguete, su esclava. Cuan-

do lo ví caer á él tan altivo, tan valeroso, en esa misma silla, con el gesto del vencido, creí que debía vivir aún, ... y viví . . . . Viví . . . . Si grande fué mi crimen, mayor ha sido mi expiación. No . . . . . Dios me anonada con tal prueba y me torna en impía . . . . . ¡Ah! cuando me resolví á vivir, el hijo del adulterio estaba concebido sin que yo lo supiese! . . . . .

SEVERO.—Y cuando vió la luz ¿por qué no . . . . .

DOÑA PÍA.—¡Piedad! ¡piedad! . . . . . soy tu madre . . . . .

. . . . . .

Shakespeare mismo no desdeñaría tales acentos, que no son menos desgarradores que los de Constanza ó el Rey Lear.

¿Qué decir de aquel: *Y no cayó* con que la infeliz madre publica á gritos su deshonra?

¡Con cuánta delicadeza termina el autor esta difícil situación!

Y cuando vió la luz, dice Severo, refiriéndose al adulterino, *¿por qué no* . . . . . Terrible reticencia que se apresura á resolver la infeliz madre con aquella desgarradora exclamación de imponderable, patética belleza:—"*¡Piedad! ¡piedad!* . . . . . *Soy tu madre!*"

Más de una vez se ha detenido mi pluma al ir á estampar la siguiente idea, que escribo, no sin temor, movido sólo por el espíritu del arte.

¿Hay desenlace en el último drama de Coppée? ¿Puede sobrevivir Severo á aquella catástrofe, más aterradora, moralmente hablando, que la de los Atridas? ¿Qué fué de Severo? ¿Qué pasó entre el anciano Torelli y el hijo de su alma; aquel hijo criado sobre su corazón, y á cuyo brazo fiaba el desagravio de la República y su propio desagravio? Figuraos á Hamlet vivo contemplando el cadáver de sumadre, el de su tío, el de Laertes, perseguido por la sombra de Ofelia, y decidme si aparecería en toda su talla la figura del príncipe de Dinamarca.

Terminemos.

Coppée ha dado mortal golpe á la extraviada tendencia de ciertos ingenios, que quieren hacer del arte un Prometeo, atarlo á la roca de la copia servil, robarle la visión anticipada del progreso; y en lugar de prestarle el idioma divino de las musas, condenarlo á la jerga, siempre grosera, y no pocas veces nauseabunda,

de vulgares pasiones. En buen hora que en punto á descripciones nos atengamos á la madre naturaleza; pero cuando se trata de los afectos que mueven el ser humano, de la emoción; aquel merecerá bien del arte que presente formas, si ideales, compatibles con el progreso.

En todos los géneros son beneficiosas las obras de arte que preconizan la nobleza del alma humana en contraste con los vicios, levantándola á Dios, á la Libertad y á la Patria, trinidad creadora de perdurables civilizaciones; pero en el dramático, ejercen mayor y más trascendental influencia, porque exponen á la vista de la sociedad el tipo de los ideales artísticos en las misteriosas regiones del progreso.

MARCO-ANTONIO SALUZZO.

Individuo correspondiente de la Real Academia Española y de número de la Venezolana.

Febrero 20 de 1884.

SEVERO TORELLI

DRAMA EN CINCO ACTOS

PERSONAJES

BARNABO SPINOLA, Condottieri en servicio de la República de Florencia, Gobernador de Pisa por la Señoría.
JUAN BAUTISTA TORELLI, noble pisano.
SEVERO TORELLI, hijo de éste.
RENZO RICCARDI. } Gentiles-hombres pisanos amigos de Severo.
ERCOLO BALBO. } Gentiles-hombres pisanos amigos de Severo.
LIPPO MALATESTA. } Gentiles-hombres pisanos amigos de Severo.
SANDRINO, joven platero.
FRAI PAOLO, monje.
UN CABO DE RONDA, (Barijel).
UN PROSCRITO.
UN PAJE DEL GOBERNADOR.
UN SIRVIENTE DE LOS TORELLI.
Da PIA, mujer de Juan Bta. Torelli.
PORCIA, cortesana.
UNA MUJER DEL PUEBLO.
LA HERMANA DE SANDRINO. (Personaje mudo).

Hombres y mujeres del pueblo, alabarderos y esbirros del Gobernador, prisioneros.

La escena en Pisa.—Año de 1494.

ACTO PRIMERO

El Lungardo en Pisa — En el fondo el Ponte di Mezzo — A la derecha, en primer término, el palacio Torelli y en segundo término el pórtico de una ermita. A la izquierda, casa de modesta apariencia, adornada de un parral que sirve de taller y de tienda á un armero-joyero.— Hermoso día de otoño.

ESCENA I.

RENZO RICCARDI, ERCOLO BALBO, LIPPO MALATESTA, SANDRINO Y LA HERMANA DE ÉSTE.

Al levantarse el telón, Renzo Riccardi *y* Ercolo Balbo, *conversan en el medio de la plaza, paseándose, en tanto que* Lippo Malatesta *se detiene delante de la tienda, á la izquierda, donde* Sandrino, *hermoso joven de* 16 *años, le enseña armas y joyas. La hermana de* Sandrino, *personaje mudo, está sentada en el umbral de la casa.*

ERCOLO BALBO. ¿Conque han trascurrido ya veinte años?

RENZO RICCARDI. ¡Veinte años!—Desde la hora del alba estaba listo el cadalso; y Spínola (Florencia acababa de imponer á Pisa tan feroz y terrible tirano), Spínola, el hijo del infierno, á caballo y armado de punta en blanco, presenciaba la escena, rodeado de lanceros. Reinó prolongado y lúgubre silencio, cuando los tres pisanos, desnudo el cuello, atadas las manos á la espalda, aparecieron en lo alto de la odiosa escalera, próximos al ejecutor, que se apoyaba en su hacha. Uno de ellos (yo estaba allí, pobre niño perdido entre la multitud), uno de ellos, joven de veinte años, ostentaba, por alarde, una flor en la boca: dejóla caer cuando lo requirió el verdugo, saludó al pueblo con digno ademán, púsose de rodillas; y, ¡oh dolor cruel! cayó su cabeza, rodando, cerca de la flor. El segundo, Hércules de enrojecida faz, puso el cuello en el tajo, caliente aún; y como el hacha se mellara en aquella cerviz de toro, lanzó hondo mugido.— Tres veces más de lo ordinario trabajó el verdugo para rematar á aquel atleta, y cuando presentó al pueblo la cabeza, vióse á las claras la horrible palidez

que lo cubría..... Llegó su turno á Juan Bautista Torelli, flor y nata de los ciudadanos de Pisa. Murmullo semejante al soplo del cierzo, recorrió la popular asamblea, cuando, inesperadamente, el odioso Barnabo Spínola, como cansado de sus crueldades en aquel momento, alzó la diestra y dijo: — «*basta..... lo perdono.*»

ERCOLO. ¿Y por qué?

RENZO. ¡Quién sabe!..... El astuto Podestá temió, acaso, que estallase un tumulto.

ERCOLO. ¿Y Torelli?

RENZO. En el primer momento palideció de cólera; pero al oír los alegres gritos de la multitud, irguióse en el patíbulo (nunca me pareció tan noble); y mirando faz á faz al tirano, le dijo: — «¡Barnabo Spínola! « acepto tu clemencia, sin esperanza de mejores « días; mas, no se dirá que un Torelli te sea deudor « de tan infamante beneficio. — Yo también te per- « dono..... desarmo el brazo contra tí: vive tranqui- « lo por lo que á mí hace; empero, sabe que tal « juramento sólo á mí me liga, y, ¡ay de tí, malvado! « si llego á tener un heredero de mi nombre. ¡Guár- « date de él!»

ERCOLO. ¡Cuánto orgullo, pero también cuánta imprudencia! —¿Y el soberbio Barnabo?

RENZO. Ello no obstante, hizo gracia. Pero, parece que la piedad lo disgustó para siempre, porque desde aquel día no perdonó ya. Recluído Juan Bautista en la oscuridad de la vida doméstica, enclaustróse para siempre en ese antiguo palacio, y sin intentar ya nada contra Barnabo, vivió, fiel á su juramento, como en la tumba. Creíasele muerto. Empero, meses después del día fatal en que Torelli se vió faz á faz con el verdugo, Doña Pía, su mujer, dió á luz un niño:—Severo. Este niño quedó instituído heredero del odio paterno. Corazón de héroe, alma romana, donde se sembró, desde la infancia, el amor sagrado de la patria y de la libertad. Bien has podido verlo por tí mismo: él alimenta la tenaz creencia de que cumplirá la amenaza, que desde el patíbulo arrojó su padre á la faz del tirano. Y el pueblo lo cree como él. Necesario es, pues, que aquellos cuyo corazón alimenta la esperanza de que Pisa romperá un día las florentinas cadenas y renazca

otra vez libre, como en los antiguos tiempos, acepten por Jefe á ese niño de veinte años.

ERCOLO. Seré, como tú, amigo de Severo; mas, oye, Renzo:—seis años de permanencia en Roma me habían hecho olvidar tan lejanos sucesos..... ¿Quién nos libertará de los tiranos florentinos?

RENZO. ¡Severo!

ERCOLO. Dios te oiga.

LIPPO MALATESTA, *delante de la tienda del armero.*

¡Ea! ¡Renzito! Mira. Esta daga española tiene doble guarnición. Con ella no habrías errado el golpe ahora días, en aquel duelo.

RENZO. *Aproximándose.* ¿Y vale?

SANDRINO. Veinte ducados.

ERCOLO. Buena arma, verdad; pero cincelada en demasía.

SANDRINO. Ved estotra, toda incrustada, cuyas guarniciones circunda ligero adorno de oro. El mango representa á Mercurio.

ERCOLO. Veamos. Es una maravilla, un especial objeto artístico que habría pagado con munificencia Lorenzo el Magnífico.

SANDRINO. Por mi fe de gibelino que no la habría comprado.

ERCOLO. ¿Y qué? ¿El artista.....

RENZO. El artista, Ercolo, es este joven huérfano, á quien decimos Sandrinito, hijo de un maestro platero que murió el año pasado de fiebre epidémica. Juzga de su arte, pues sé que eres conocedor. Sandrino vive de él y provee á la subsistencia de su hermana mayor. El joven tiene talento, la niña es bella y prudente; y es hábito hoy entre nosotros alentar á la juventud. Imítanos si te place.

ERCOLO. Pues bien. Cincéleme presto un fino puñal y un collar de oro. Son prendas que me urje poseer, el uno para mi rival, el otro para mi querida.

SANDRINO. Gracias mil, Monseñor.

ERCOLO. (*A la hermana de Sandrino*). ¡Santa Cruz! ¡Qué bellos ojos! Indudablemente que son más certeros que todos esos puñales.

(*Obedeciendo á una mirada de su hermano, la joven se levanta y entra en la casa*).

RENZO. Te lo dije ya: bella y prudente.

ERCOLO. Y hasta orgullosa.

(*En este momento entra el* CABO DE RONDA *cercado*

de hombres y mujeres del pueblo. Un prisionero camina escoltado por dos esbirros).

ESCENA II.

LOS MISMOS, EL CABO DE RONDA, CATALINA, EL PRISIONERO, HOMBRES Y MUJERES DEL PUEBLO.

LIPPO. (*Al verlos*). Otra vez prisioneros.

RENZO. Y ese bribón de torva mirada..... ese Cabo.

ERCOLO. Renzo, ¿ qué significa esto?

RENZO. Nada. Ya verás cómo gobierna Spínola.

EL CABO. (*A los esbirros*). ¡ A la cárcel con ese hombre!

CATALINA. ¡ Por piedad!.....

EL CABO. Despejad y dejadme pasar! ¡ Vamos, campo, canalla!

CATALINA. No! Teneis que oírme, señor. Bien sabeis que este impuesto es insoportable. Todos os dirán lo mismo..... Un ducado de oro por cabeza..... ¡ Ay de mí! mi pobre compañero no ha reunido nunca tan fuerte suma, y no pocas veces falta pan en casa..... Y tengo cuatro hijos á quienes alimentar.

EL CABO. A la cárcel!

CATALINA. ¡ Dios mío! Sólo se os pide corto plazo. Si supieseis cuán grande es nuestra miseria..... Impuesto sobre todo.....impuesto sobre el vino, sobre la sal..... Gracia, señor, gracia para mi marido! Nunca dijo nada contra Florencia..... Gracia! Cuando pasa el Gobernador, descúbrese al punto. Nunca hizo nada, nada que pudiera ofenderlo. Harto tiene que pensar en el pan de sus cuatro hijos. Os pagará, sí, os pagará más tarde: no tiene trabajo, sin embargo de ser un buen obrero y de abundar en valor. Si lo encarcelais, ¡ oh! sería horrible. Mis hijos y yo moriríamos de hambre. ¡ Por la Santísima Virgen!

EI CABO. (*Rechazándola con dureza*). Atrás, llorona!

CATALINA. (*Cae de rodillas*).

LA MULTITUD (*con indignación*). ¡ Ah!.....

ERCOLO. (*Adelantándose vivamente*). ¡ Cobarde!..... ¿ Cuánto debe esta desgraciada?

EL CABO. Dos ducados.

ERCOLO. Helos aquí. Soltad á ese hombre.

CATALINA *y su marido caen de rodillas delante de Ercolo.*

CATALINA. ¡ Buen Señor!.....

ERCOLO. (*Al Cabo*). Y ahora, lacayos de Spínola, despejad ó

¡ vive Dios ! que voy á convencerme de si vuestras costillas son tan duras como vuestra alma. ¡ Un bastón !

RENZO. (*Deteniéndolo por el brazo*). ¡ Imprudente !

EL CABO. Sois vos quien debe seguir su camino, porque si alzais la mano contra mí, de seguro que no obrareis como hombre prudente.

RENZO. (*Interponiéndose*). Cabo, el Señor acaba de llegar de largo viaje. (*Por lo bajo y deslizando dinero en las manos del Cabo*). Tomad y excusadlo.

ERCOLO. (*Estupefacto á Renzo*). ¡ Qué !.....

RENZO. Que yo tengo cien veces razón.

(*El Cabo y los soldados se retiran*).

ERCOLO. ¿ Conque esas tenemos ?

SANDRINO. (*A* CATALINA *y á su marido*). Venid á casa. Allí bebereis una copa de buen vino con que os repondreis.

ERCOLO. ¡ Santa cruz ! Por el criado se saca el amo. Bien domados estais en las riberas del Arno.

LIPPO. Antes de juzgarnos acompáñanos casa de Sandrino, pues quiero comprar allí algunas joyas.

ERCOLO. ¡ Oh pobre patria mía ! ¡ Desgraciada ciudad !

(*Todos entran en la casa de* SANDRINO *: la multitud se dispersa*).

ESCENA III.

JUAN BAUTISTA TORELLI Y SEVERO.

El primero, con la barba y el cabello encanecidos, entra apoyado en el hombro de su hijo.

JUAN BAUTISTA. Sí, Severo : hice mal en seguir tu consejo, hice mal en salir..... Mira : tan bello sol no me ha reanimado, porque en presencia de la desolación sembrada en mi patria por un siglo de esclavitud ; en presencia de este pueblo, irrevocablemente envilecido ; tengo frío en el alma, ¡ oh hijo de mi amor ! en el alma, incapaz de reanimarse ya.

SEVERO. ¡ Ay ! Vuestro dolor me desespera. Respeto más que nadie, querido y noble padre, el orgulloso aislamiento en que vive, fiel á su promesa, Juan Bautista Torelli ; empero, ¿ no lo veis ? vuestra salud decae en tan solitaria reclusión ; y el médico os ha prescrito ejercicio. — Cuando por la noche, meditais, puestos los pies en el caballete del hogar, revolviendo

en la mente el amargo recuerdo de pasados días; más de una vez he visto el llanto correr por las mejillas de mi madre. No, no regresemos tan presto..... Respirad, respirad aire fortificante, bajo este cielo de otoño, apacible y puro. Padre, padre mío, tened valor: reconciliaos con la existencia!

JUAN BTA. Siempre te complazco, hijo querido; empero, créeme: vale más que permanezca en esta reclusión, sin siquiera asomarme á las ventanas de mi palacio, á solas, contemplando las efigies de mis mayores; que así puedo algunas veces olvidar, hijo mío, la muerte de mi patria á quien sobrevivo. Sí, en esta soledad puedo olvidar á Pisa, olvidarme de nuestros noventa años de servidumbre; al paso que fuera de mi palacio, ¿qué miro?—La miseria del pueblo: ni un bajel en el puerto cuyas losas han dislocado rústicas yerbas: proscritos los antiguos señores; y en el agrietado frontón de sus palacios, apenas fragmentos de escudos: una ciudad de muertos. En cambio, los simbólicos leones florentinos, dominan las plazas con su marmórea soberbia. Cuando pasamos cerca del *Palacio Antiguo*, ¿no percibiste el temblor de mi brazo apoyado en el tuyo? Allí fué donde se alzó el patíbulo: allí donde el güelfo maldito me anonadó con su clemencia. Bien que hayan trascurrido veinte inviernos, para mí no se ha lavado aún la sangre de mis amigos que manchó aquella plaza. ¡Ay! cuántos recuerdos! He ahí lo que me mata.... Y luégo, cuando pasé frente á aquella estatua, el rubor cubrió mi rostro y mi corazón estuvo á punto de estallar. La estatua del héroe pisano, de Sismondi, el vencedor de Génova, del conquistador de Cerdeña,..... rota en pedazos..... La soberbia de Barnabo no reconoce límites, ya que al ultrajar aquel bronce decapitó la gloria de la República y mancilló la honra de la ciudad..... ¡Imprudente anciano! ¡ah! ¿qué extravío te indujo á devolver al tirano clemencia por clemencia? ¡Alma de Sismondi! ¡Cuánta y cuán amarga envidia me inspira tu mutilada estatua! A lo menos tu cabeza cayó á los golpes de cobarde insolencia, en tanto que la mía respira aún!.....

SEVERO. Calmaos, padre, calmaos. Todos os acuerdan la palma de grande y perfecto ciudadano: todos admiran y respetan la escrupulosa honra de vuestra alma

intachable. Cuando desarmásteis el brazo contra Spínola en fuerza de su inusitada clemencia, Dios mismo aprobó vuestro juramento: bendijo en el acto vuestra unión antes estéril, y nací yo, heredero de la viril raza cuyo Jefe sois: yo, suscitado por la Providencia para ser el vengador de la justicia y de la libertad. Así lo ha comprendido el pueblo: por eso espera en mí, en recordación de vuestras virtudes. La fe que en mí pone, hija es de la confianza que en vos tiene; y si me ama, es por amaros en mí.— Dejaos ver apoyado en mi brazo, y el pueblo, conmovido bajo los harapos de la servidumbre, comprenderá al ver el león encanecido, cuánto debe esperar del cachorro en el día tremendo de la venganza.

JUAN BTA. Gracias, Severo, gracias. Tus palabras endulzan mi profundo, mi amargo pesar. Perdona á este anciano moribundo..... La servidumbre oscurece para mí el sol: — para mí es deletéreo el aire que respira un tirano..... Deja, deja que regrese á mi voluntaria prisión..... Lejos del horrible espectáculo de la patria dolorida, viviré de hoy más, al lado de tu santa madre, meditando á Tácito, hasta que la muerte me lleve á la tumba; y si algún día me fuere dado romper mi prisión, ¡oh divina esperanza! será aquel en que el hijo mío, mi Severo, vengador y triunfante, venga á abrazarme, seguido de un pueblo libre y arrullado por las aclamaciones de la victoria.

(*Sube las escaleras del palacio y llama á la puerta: un criado abre*). (*Despídese de Severo con ademán afectuoso*).

Hasta la vista.

Quédate á Dios ¡oh sol! por este día.

SEVERO (*solo*). Pobre padre. Voy á rogar por él.

(*Entra en la Ermita*).

ESCENA IV.

BARNABO SPINOLA, PORCIA, RENZO RICCARDI, ERCOLO BALBO, LIPPO MALATESTA, SANDRINO Y EL CABO. HOMBRES Y MUJERES DEL PUEBLO.

(*En el momento en que* SEVERO *entra en la Ermita*, RENZO, ERCOLO *y* LIPPO, *salen del taller de joyería, guiados de nuevo por* SANDRINO).

SANDRINO. (*á Lippo*). ¿Conque tomais la espada?

LIPPO. Sí, la tomo; pero no olvideis grabar en la hoja esta divisa: "*No me saques sin razón, ni me envaines sin honor.*"

SANDRINO. Mañana la tendreis, Monseñor!

(*En este momento álzase gran clamor y algunos niños entran, corriendo, en el puente, dispersados por un paje*).

EL PAJE. Campo al Gobernador. Campo!

ERCOLO. ¿Qué alboroto es este?

RENZO. Ya verás al Gobernador, Ercolo. Este paje lo precede siempre dispersando, como has visto, al pueblo.

EL PAJE. (*Dispersando la amotinada gente*). Vamos: campo, canalla.

(BARNABO SPINOLA *magníficamente vestido, aparece en el puente.* PORCIA, *vestida de brocado, cerca de él. Dos filas de alabarderos asisten al Gobernador, y* EL CABO *y los esbirros cierran la escolta*).

RENZO. (*A* ERCOLO). Hélo ahí.

ERCOLO. ¡Voto á San! Y qué bien custodiado.....

RENZO. Como ama la vida, se proteje contra toda agresión. Dícese que hay quien pruebe los manjares que come antes de que los saborée; y que no bebe sino en cierto vaso de cristal que estallaría al contacto de cualquier veneno.

ERCOLO. ¿Y quién es esa mujer?

RENZO. Es demasiado conocida. Porcia..... Leonardo la retrató desnuda..... Hasta los caprichos del tirano están envueltos en sus enaguas; y nuestro sudor convertido en oro, llueve sobre esta moderna Dánae.

ERCOLO. (*Riendo*). Y no ser yo ducado.....

RENZO. Cuidado, Ercolo. Paréceme que nos mira.

(*Durante este diálogo,* BARNABO *entra lentamente en la escena, hablando en secreto á* PORCIA *que lo oye sonriendo: luégo llama por señas al* CABO *y le dice algunas palabras en voz baja mostrándole la casa de* SANDRINO.

EL CABO. (*Respondiendo á Barnabo*). El mismo, Monseñor. Aquel joven de blondos cabellos.

BARNABO. ¡Ea! ¡Sandrino!

(*Sorpresa de Sandrino*).

De tí hablábamos, hermoso niño, aproxímate, pues queremos conocerte. ¿No sabes que ésta mi bella amiga y yo venimos á reprocharte algo? Se nos ha

dicho que en esta horrible ciudad, en este país maldito; al modo que una rosa en la grieta de ruinoso muro, florece un joven, encantador artista, que trabaja á maravilla el oro y la plata; y que, émulo de de los Donatellos y Brunelleschis, convierte los metales en lo que más nos place:—en joya para la mujer, en espada para el noble hidalgo. Y el joven artista nos era desconocido, porque no había venido á nosotros. Mas, héme aquí que vengo en compañía de la belleza. Sábete que ningún florentino dejó de protejer á un artista, al revés de estos torpes pisanos, insensibles al arte. A fe mía que no te han comprendido. ¡Pueblo de mercaderes que se afana y trafica! No así yo, el amigo de Lorenzo el magnífico; yo, que te pagaré á precio de oro tus magníficas joyas. Y luégo..... dícese que tu hermana tiene bellísimos ojos..... Serena, pues, el sombrío rostro, afloja la crispada mano, y después de presentarme á la doncella, véndeme una espada.

SANDRINO. Antes que todo, gracias, Excelencia! Sabed, empero, que mi hermana está ausente hace días y que cuantas obras tenía en mi tienda están vendidas ya. Crea Su Señoría que lo siento.

RENZO. (*Aparte*). ¡Valeroso joven!

BARNABO. ¿Y no me venderás nada, Sandrino? ¡Qué! ¿Ni siquiera un anillo para mi Porcia, ni un puñal para mí? ¡Enojosa casualidad! ¡extraña aventura! ¿Y esas obras?.....

SANDRINO. Señor, todas están vendidas.

BARNABO. Basta, insolente! Harto lo sé: ya me lo habían dicho. De tus fraguas no salen sino puñales destinados á asesinarme. ¿Conque me desafías? Pues sabe, viborezno, que quien osa insultarme faz á faz se arrepiente de ello, y que el castigo y la ofensa se confunden en un punto. ¡Ola, Cabo!

ERCOLO. (*Por lo bajo á sus amigos, poniendo mano á la espada*). ¡Compañeros! tomamos su defensa ¿verdad?

PORCIA (*á* BARNABO, *teniéndolo del brazo*). Dejad tranquilo á ese niño. Porcia aboga por él; y si me preguntaseis por qué, os diría..... que ello me viene en voluntad, y no os quedaría otro recurso sino sonreíros, Barnabo. Mas, me place daros la razón: oídla. Ponderais la belleza de otra mujer delante de mí..... ¡Inconstante! Necesitais para enloquecerme de celos, un serrallo

en Perusa, como el papa Alejandro? Y le hablais al hermano de los hermosos ojos de la hermana..... Pues bien: yo quiero instituirles defensor á tan bellos ojos. He aquí por qué, inflel mío, pretendo que la hermana tenga siempre cerca de sí al hermano; ó de lo contrario, Monseñor, no permitiré ni hoy, ni mañana, ni jamás..... que siquiera me toqueis la mano.

BARNABO. ¿Os burlais, Porcia?

PORCIA. No tal: será capricho. No faltaría sino que desistiese de mi propósito, cuando os sorprendo, malvado, en el deseo de enloquecerme de celos, al suspirar por otra; á mí, que no amo sino á vos.

BARNABO. No hay favor que no os otorgue. Sea.

ERCOLO. (*Aparte*). Vivan las almas nobles, y las señoritas del placer.

BARNABO. (*A* SANDRINO). Ten presente, sin embargo, imprudente obrero, que no debe ocurrírsete injuriarme por segunda vez. Y vosotros, caballeros míos, ya he visto cuán presto empuñan las espadas vuestras ociosas manos. ¡Paciencia! No se ha agotado el tiempo: el león florentino se embota las garras; empero, no olvideis que infla las narices y que su pesada mano descansa en vuestro pecho..... Ven, Porcia mía: volvamos á palacio.

(BARNABO *toma á* PORCIA *de la mano y sale con la escolta*).

ESCENA V.

LOS MISMOS, MENOS BARNABO Y PORCIA: LUÉGO SEVERO.

ERCOLO. (*A Sandrino*). Valiente chico, hé aquí mis manos: estréchalas. ¡Cuánta entereza de alma en tan temprana edad!

RENZO. Y bien, amigo, ya ves que Pisa no ha muerto aún. (*En este momento* SEVERO, *que sale de la Ermita, aparece en el pórtico*).
Ya, ya castigaremos al verdugo.

SANDRINO. (*A un grupo de gente que se quedará en el fondo del teatro*). ¡Compañeros, él es! Es nuestro Severo, (*La gente se adelanta al encuentro de* SEVERO). ¡Salve, Señor!

SEVERO. (*Saludando*). ¡Salve! y buena suerte, amigos míos.

SANDRINO. Hélo ahí, he allí al hijo de la venganza, al descendiente de los Torelli, á nuestro libertador.

SEVERO. (*A una niñera que carga á un niño*). Ya sé que ayer enterraron á tu marido. Y ahora, ¿qué será de tí sin recursos, pobre Lusina? Toma, acepta esta bolsa.

NIÑERA. (*Inclinándose para besar la mano de* SEVERO). ¿Quereis hacerme feliz por un instante?

SEVERO. Cómo no..... ¿Y de qué modo?

NIÑERA. Abraza á mi querido hijito.

SEVERO. Guárdelo Dios y ámete como lo mereces.

NIÑERA. Tu beso en su frente es segundo bautismo.

SANDRINO. (*A los del pueblo*). Ved cuán bueno es. Siempre lo mismo.

UN PROSCRITO. (*A* SEVERO). Un favor, Señor.

SEVERO. ¿Cuál?

PROSCRITO. Vuestra mano.

(SEVERO *le tiende la mano*).

PROSCRITO. (*Llorando*). Gracias.

SEVERO. ¿Qué tienes, Beppo? ¿Padeces? ¡Y qué! ¿Lloras?

PROSCRITO. Me han proscrito.

SEVERO. ¡Ay! ¿Y partes?

PROSCRITO. Dentro de dos horas..... Pero ya estreché tu mano y dejo la patria con menos dolor.

SEVERO. (*Aparte*). ¡Cuánto me aman! ¡Oh! todo por mi padre y por ellos.

(*Aproxímase al grupo formado por* RENZO *y los gentiles-hombres. Las gentes del pueblo se dispersan y salen*).

SEVERO. (*A los jóvenes*).
Buen día, amigos míos.

LIPPO. Sales muy tarde de la Iglesia, camarada, por lo cual no has visto al Gobernador de Pisa, que acaba de insultarnos hace poco.

SEVERO. Bendita la casualidad que me ha hecho evitar el encuentro. Ni lo he encontrado nunca en mi camino, ni he visto su torva faz.

RENZO La cólera del monstruo estalló sobre este pobre niño.

SEVERO. ¿Y cómo se condujo?

RENZO. Como te habrías conducido tú.

SANDRINO. Como ciudadano de Pisa.

RENZO. Y como bueno..... A no ser que Porcia conjura la tempestad (buena chica), esta noche dormíamos en la cárcel.

SEVERO. No esperaba menos de Sandrino. Toma, hijo mío. Usa mi cadena de oro.

SANDRINO. (*Confuso*). Señor..... es sobrado bella.

SEVERO. Regálame cualquier bagatela, hijo mío, y mi cadena te la pagará á medias. Así nos daremos gaje de amistad. Empero..... déjanos.

SANDRINO. (*Al salir*). ¡Oh querido y generoso joven!

ESCENA VI.

LOS MISMOS MENOS SANDRINO.

ERCOLO. ¡Severo Torelli! Cuando partí para Roma, donde, como lo sabes, permanecí seis años, llevaba la desesperación en el alma; porque los pisanos no tenían un repúblico á quien proclamar caudillo y tribuno en el anhelado día de la justicia. Pero acabo de veros trabajando en la obra de redención. Ya lo tienen.

SEVERO. Escójanme y luzca el anhelado día. Cánsense al fin de que se mate y proscriba á los mejores, á los más nobles de los suyos. ¡Desgraciados! Intenten esfuerzo supremo: díganme:—¡Anda!—Háganme una señal siquiera, y ahí estaré yo, aunque indigno, para comandarlos. ¿Qué digo? No sólo deseo el día de la justicia, sino querría, si dado me fuera, precipitarlo; por lo que tal idea me visita en sueños. La antigua libertad de Pisa resucita: ya rompe con la frente el mármol de la tumba; y seré yo quien la evoque cuando hiera á Barnabo. Empero,..... ¿Y luégo? dicen: "Florencia es más fuerte que Pisa. « Volverán los güelfos sobre nosotros para vengar al monstruo y soldar de nuevo las cadenas que ha « cerca de cien años nos oprimen"..... Y añaden:— « esperemos el momento propicio".... Y yo espero.... Porque ¡ay! la insurrección fué las más veces locura en nuestra infeliz y trágica Italia. Enmoheció-se el acero de los Pazzi en su continua amenaza contra los Médicis: en vano tres mártires degollaron á Sforza; que siempre sobrevivió al tirano la infame tiranía. Brille por fin la hora cien veces aclamada en que el güelfo haciendo frente á nuevos enemigos, alivie, siquiera á medias, el peso de las garras de su león que oprime á la infeliz Pisa. Entonces..... (¡oh santa embriaguez! ¡oh dicha! ¡oh llanto de alegría que derramará á la luz del sol el pobre pri-

sionero !.....), yo, en señal convenida, heriré el primero; y semejante al tribuno de las antiguas Repúblicas, se me verá recorrer calles y plazas, agitando, á guisa de bandera, esta mano enrojecida hasta el puño con la sangre de Spínola.

ERCOLO. Pues bien, escuchad. El momento en que la campana del DOMO anuncie tal hora, se aproxima ya.

SEVERO. ¡Qué.....

ERCOLO. Ya tenemos caudillo..... Pues bien, ahora os digo que inminente peligro amenaza á nuestros tiranos. Sí, valerosos amigos: yo os digo que llamado por el Papa y por Ludovico el Moro, el Rey Carlos de Francia, estará pronto con nosotros en son de guerra. Invadirá á Nápoles, pero los primeros golpes de su cólera se descargarán sobre Florencia y sobre La Señoría; y como este Rey-caballero nos tiene por amigos, de seguro que nos acordará la prometida ayuda.—Vendrá, sí, vendrá:—Dios lo envía. Su ejército traspuso los Alpes de Saboya: Pedro de Médicis huye acobardado; y ya respiramos el aura de libertad que, sacudiendo los árboles de las toscanas costas, llega del Norte por la región donde vuelan las águilas.

SEVERO. ¿El Rey de Francia?

LIPPO. ¿Es cierto?

ERCOLO. Cierto.

LIPPO. Irgámonos, pues, contra el florentino. Necesario es que el grito de libertad de los pisanos, responda sin demora á los clarines de Francia.

RENZO. (*A* SEVERO). Tú serás nuestro Caudillo en el común conflicto.

SEVERO. El primero para arrostrar la muerte, sea.....

LIPPO. Silencio. Alguien..... Porcia.

ESCENA VII.

LOS MISMOS Y PORCIA.

PORCIA. Parece en efecto que nos sentimos atraídos hacia este lugar, gentiles-hombres. Mas, acaso hablábais en secreto. (*Trata de irse*). Quedad con Dios.

RENZO. No, bella Porcia. Llegas, es verdad, á mal punto y nos interrumpes grave discurso; empero, no importa: admiramos tu noble conducta con Sandrino; y ya que aciertas á pasar por aquí, te saludamos con frases gratas y de reconocimiento.

PORCIA. ¿Luego no me odiais? Ello me admira.

LIPPO. ¡Bah!—Odiamos á tu amante, pero á tí te perdonamos.

RENZO. En primer lugar, por tu noble corazón.....

ERCOLO. Y luégo, por tus hermosos ojos.

PORCIA. ¡Cuánta galantería! (*Dirigiéndose á* SEVERO *á quien no ha cesado de mirar*). Y vos, hermoso taciturno, ¿no teneis siquiera una frase que anuncie en mi alma el orgulloso placer de pareceros bella?

SEVERO. Ni amo ni odio á medias; mas, vuestro capricho salvó á nuestro compañero, y yo lo bendigo.—Gracias.

PORCIA. (*Aparte y con tristeza*). Ni siquiera me ha visto. (*Alto*). ¡Adiós, señores!

ESCENA VIII.

LOS MISMOS, MENOS PORCIA.

RENZO. Se te ha hablado con suma terneza, Severo.

SEVERO. ¿Qué me importa en estas circunstancias? Hablemos de nuestros proyectos. ¿Conque nos unimos los cuatro, amigos míos, para morir, para combatir?

LOS TRES JOVENES. Sí.

SEVERO. (*A* ERCOLO). ¿Conque se acerca el día?.....

ERCOLO. El Rey de Francia acude; y es necesario que los pisanos dentro de breve plazo, libres y emancipados, estén apercibidos en sus murallas para ayudar á los franceses, que por momentos han de invadir á Toscana.

SEVERO. Lo estarán..... Desplómese sobre mí el firmamento, si no logro insurreccionar al pueblo. Lo estarán.....

LIPPO. No os engañeis. Es fuerza electrizar con algo maravilloso á este pueblo dormido bajo centenario yugo. Acometamos un acto irrevocable, horrible, desesperado, para alentar hasta los timoratos, para lanzarlos al combate: acto que ponga en las almas el frenesí del éxito, el horror á las represalias, y que convierta á los pacíficos mercaderes en ardorosos guerreros.

SEVERO. ¿Y cuál será ese acto?

ERCOLO. ¡La muerte del tirano!

SEVERO. Ya veo que me comprendeis perfectamente. Es necesario afrontarnos con él: es necesario que mue-

ra. No sublevaremos á Pisa sino blandiendo á la luz del día, un puñal enrojecido con la sangre del monstruo. Tal es nuestro deber, tal nuestra tarea. ¿Estáis prestos?

LOS TRES JOVENES. Lo estamos.

SEVERO. Hiramos á la vez. Por más que esté guardado por sus alabarderos, ya sea yo quien hiera antes, ya seais vosotros; juremos hacerlo con mano firme y segura.

LOS TRES JOVENES. ¡Lo juramos!

SEVERO. Juremos degollar á ese hombre en cualquier sitio: hasta en su lecho, por más que esté dormido: hasta en nuestro propio hogar: hasta en el sagrario, sin cuidarnos del sacerdote. Juremos herirlo en el rostro, si en otra parte no lo permitiere su armadura; en el rostro, en el cuello, donde quiera que puedan penetrar nuestros puñales.

LOS TRES JOVENES. ¡Lo juramos!.....

SEVERO. (*Con exaltación.*) ¿No es ello justo? ¿No es verdad, Patria amada, que mi brazo puede armarse para esta matanza? ¿No es verdad que me inspiras con la estoica virtud del último romano? ¿No es verdad que soy tu cómplice? Harto sabes que sólo para vengarte he vivido, y que siempre respeté en mí á tu futuro vengador, porque nada empañó la castidad de mi juventud, ni la pureza de mi alma..... ¿No es verdad que la muerte del tirano es justa y legítima?

LIPPO. ¿Pero á quién cabrá, ¡oh amigos! la honra de herir primero?

RENZO. Yo soy el más noble.

ERCOLO. Y yo el mayor de todos.

SEVERO. Ni el uno, ni el otro: ¡yo seré quien hiera! Vosotros lo decidísteis..... Soy yo quien puede insurreccionar al pueblo: á mí es á quien ama; y si es mi síno morir luchando con el tirano, el pueblo os seguirá para mejor vengarme. Yo heriré el primero.....

ERCOLO. Es justo.

SEVERO. Y si caigo ¡oh hermanos! sin matar á Spínola, llevaré conmigo á la tumba el juramento de que herireis á la vez inexorablemente. Jamás abundará en solemnidad, tan terrible juramento; porque deseo que mi alma inmortal, ya sea en el paraíso, ya sea

en el infierno, sepa que Barnabo cayó bajo el filo de vuestros puñales. Quiero un gaje tan santo como tremendo..... Juremos, pues..... Aguardad..... (*En este momento se oye el sonido de una campanilla, y aparece en el puente* FRAY PAOLO, *quien, precedido de un niño, lleva el sagrado copón*).
por la santísima hostia!

RENZO. Sea.

EXCENA IX

LOS MISMOS Y FRAY PAOLO.

SEVERO. Hé ahí á Frai Paolo, el Prior de los Celestinos. El odia como nosotros la tiranía, y, de seguro, satisfará nuestros deseos. Así lo espero, (*á* FRAY PAOLO, *que se dirije á la Ermita y sube ya los primeros escalones del pórtico*). Señor Monje, oídnos.

FRAY PAOLO. ¿Qué quereis?

SEVERO. Padre mío, vos nos conoceis. Poderoso y secreto designio, que no podemos revelar ni bajo el sagrado de la confesión, nos une mutuamente para la salvación de Pisa. Presentadnos el Santo-Sacramento al llegar á la entrada de la Iglesia: nosotros extenderemos silenciosamente la diestra, y vos seguireis en paz vuestro camino.

FRAY PAOLO. ¡Cómo! ¿me deteneis á mí, á un sacerdote, en este sitio y quereis jurar por el Santo Viático?

SEVERO. Por el Dios Vivo.

FRAY PAOLO. EL ha dicho á los hombres en las Sagradas Escrituras: "GUARDAOS DE INVOCAR EN VANO MI SANTO NOMBRE."

SEVERO. Justo es nuestro designio y harto lo hemos meditado.

FRAY PAOLO. Basta con que hayais pronunciado el nombre de la querida patria. Otorgo mi aquiescencia; pero, tened entendido, que se trata de tremendo, de eterno juramento, que no podreis revocar jamás. (*Descubriendo el Sacramento*). Hé aquí el Cuerpo de Jesu-Cristo. (*Los jóvenes se arrodillan, inclinan la frente y extienden silenciosamente la diestra hacia el copón en actitud de jurar*). ¡Hijos míos, Dios os juzgue!

FIN DEL ACTO PRIMERO.

ACTO SEGUNDO

Sala del palacio Torelli.—Muebles severos: tapicerías serias.—Armaduras y retratos.

ESCENA I.

JUAN BAUTISTA Y DOÑA PÍA.

JUAN BAUTISTA *sentado en un sofá:* DOÑA PÍA *de pie á su lado.*

JUAN BTA. Sí: he cometido una falta y debo arrepentirme de ella. Ni aun acompañado de mi hijo saldré de este palacio, para ver de nuevo nuestra infame decadencia. ¿Ya lo ves, querida esposa mía? Sólo á tu lado estoy tranquilo: al lado tuyo, que divides conmigo mi duelo y mi prisión. Estaba enfermo;..... pues bien, (*le besa la mano*). heme ya curado..... Dime, ¿ha venido alguien durante mi ausencia?

DOÑA PÍA. Sí: algunos pobres proscritos que pedían permiso para veros.

JUAN BTA. Otra vez. ¡Desgraciados! ¡Ay! nada podría hacer por ellos: pobres han sido nuestros ahorros en el año; y luégo, se nos pide tanto, que nada tenemos ya que dar. Siempre están vacías nuestras arcas..... ¡Pobre gente!

DOÑA PÍA. No os preocupeis, Señor. Comprendí en sus tímidas miradas la miseria que los agobia, y ninguno salió de vuestra casa con las manos vacías.

JUAN BTA. ¿Y cómo, cuando nada teníamos ya?

DOÑA PÍA. Ayer,..... en efecto, pero no así hoy.

JUAN BTA. ¿Y qué has hecho?

DOÑA PÍA. No os cureis de mis pobres larguezas. Poseía aún algunas joyas inútiles para mí, puesto que, como vos, debo vestir luto por toda la vida. Sean mis adornos la caridad, me dije (no usaba ya aquellas galas), y vendí al lapidario mis prendas. Lo hice sin consultaros..... Pero, de seguro, que no habríais desaprobado mi resolución..... Los proscritos partieron bendiciendo vuestro nombre.

JUAN BTA. (*Levantándose y estrechándole ambas manos*). ¡Oh mi Pía! delicia y orgullo de mi hogar! Cierto, no soy del número de los envidiados; antes

bien, lástima inspira este pobre viejo, que lleva en el corazón el cruel roedor de alta esperanza desvanecida. Soy un cautivo en mi esclavizada patria..... Pero el humilde monje convertido en Papa por el Cónclave; el Condottieri transformado en Príncipe ó en Duque; me envidiarían á pesar de mi desgraciada vejez, cuando estrecho con amorosa efusión tus manos queridas, cuando vierto estas lágrimas de dicha, de orgullo, de ternura.

DOÑA PÍA. Señor, apenas he cumplido mi deber.

JUAN BTA. ¡Oh Pía! cuánto te amo!..... No puedes comprender el profundo pesar que me oprime el alma, al pensar en la vida que sufres á mi lado. Tenía yo treinta años cuando alcanzé la dicha de verte, de amarte: tu tenías veinte apenas. Me amaste sin que conocieses mi rango ni mi alcurnia, creyendo en tu casta inocencia, que yo era, como tú, un pobre hijo del pueblo; y tus encantadoras miradas sólo vieron en mi corazón, sin reparar en mi encanecida cabeza. ¡Ay! y cuán corto el idilio de nuestro amor! El hacha del tirano amenazó mi vida; y el asombro y el dolor de aquel pavoroso recuerdo se marcaron para siempre en la palidez de tú rostro: y tus labios, al través de febriles angustias, no depusieron ya severidad perenne, siquiera para regalarme con amorosa sonrisa.

DOÑA PÍA (*Aparte.*) ¡Ay de mí!

JUAN BTA. Regresé á mi hogar con el corazón vacío de esperanzas: sólo tu amor me quedaba en el mundo. Volví á tu lado poseída el alma de desesperación, inclinada la frente, anonadado por el peso de infamante clemencia; ¡ay! y sólo en tu seno pude ocultar la vergüenza del vencido. Desde aquel día, ¿cuál ha sido tu suerte? Al lado del antiguo combatiente, perdido para la patria, marchítase tu belleza en este sombrío palacio, sin que tan horrible existencia, que te contemplo sufrir en silencio, te arranque un lamento, ni un sollozo, ni un suspiro. Así la flor de ingénita dulzura, cuyo germen sembró el viento sobre estéril roca, para adornar la reja de oscuro calabozo, prefiere al fecundo aliento del sol, al aire libre, á los amores de sus hermanas de la pradera, la dicha de endulzar los tristes éxtasis del po-

bre prisionero y derramar suave fragancia en su anticipada tumba.

DOÑA PÍA. Exajerais, Señor, la gratitud y el elogio. Lejos de vos como en vuestra presencia, acaricio un sólo recuerdo, y es el del día en que os ví, joven y noble pisano, de pie en el pórtico de la Iglesia, ofrecerme agua bendita al salir del santo sacrificio. Desde aquel día, lleno de amorosas promesas, se inundaron mis ojos con la luz de los vuestros, y os amé, y os pertenecí, Juan Bautista. Y yo, que os veía casi con miedo; yo, de quien pudísteis hacer vuestra criada, vuestro juguete; sí, yo que os habría bendecido aun cuando me hubiérais desechado diciéndome: basta; yo á quien uno sólo de vuestros besos habría arrobado para siempre; fuí el único amor de vuestra vida. Sentíame tan feliz, que tenía miedo..... ¡Y gozo aún..... ¡oh! sí! Pedidme, pedidme mi reposo en este mundo y mi salvación en el otro: cambiad, señor y dueño mío, porque vuestra soy: cambiad en futuros suplicios mis pasadas dichas, pedidme mi sangre, y todavía no os daría lo que os debo.

JUAN BTA. ¿Qué dices, amor mío? ¿Qué real casa me habría ofrecido esposa más leal, que más me honrase y mantuviese mejor el brillo de mi nombre? No, nada me debes, Pía, nada me debes. El cielo ha predestinado á grandes y santos deberes á las mujeres como tú; y la humilde aldeana ha pagado con creces lo poco que me debía. ¡Sí! la madre de nuestro hijo, me ha pagado con creces.

DOÑA PÍA. (*Aparte*). ¡Nuestro hijo!...

JUAN BTA. ¿Lo ves? Tu corazón conviene en ello: no te queda ya el recurso de la modestia, en tanto que á mí me toca de derecho la gratitud. ¡Oh amado hijo nuestro!..... Lloro al pensar en él..... Si es puro, abnegado, bueno, valeroso, obra tuya es; que para hacerlo tal lo alimentaste tanto con tu sangre como con tus virtudes. ¿Callas? Pon en el platillo el afecto del hijo, y verás como se inclina á tu lado la balanza.—Cuando durmamos el sueño de la muerte; en los días en que nuestro hijo, errante entre las tumbas, vaya á ofrendarnos flores y plegarias; al contemplarnos esculpidos en mármol, juntas las manos, con un león á los pies; la ternura filial, cediendo

á naturales inclinaciones, pensará mayormente en tí; en tí la más amada, sin que yo tenga celos, porque es ley..... Sí, rezará por ambos, pero las flores..... las flores serán para tí.

DOÑA PÍA. Me dais más de lo que merezco, Monseñor. Mas, permitid que os deje por unos momentos..... He tomado entre los míos y los vuestros algunos objetos para los pobres proscritos, y urge que se los envíe sin demora..... Volveré.

(*Sale por la izquierda*).

ESCENA II.

JUAN BAUTISTA Y LUEGO SEVERO.

JUAN BTA. (*Solo*). ¡Santa mujer! Termina tu obra, sigue en tu camino, que Dios te recompensará.

(*Entra* SEVERO).

¡Severo! hijo mío: te esperaba. ¡Cuán largo me parece el tiempo lejos de tí! Sí, aun una hora.....

SEVERO. Sin embargo, la que acaba de trascurrir es la más preciosa de mi vida, ¡oh padre mío! y ya debeis haber visto irradiar en mis ojos magnífica esperanza.

JUAN BTA. ¿Cuál?

SEVERO. Oíd. El pueblo estaba reunido en la plaza el día en que Spínola os perdonó la vida: ¿no es verdad, padre? Y todos oyeron la amenaza que fulminásteis contra el tirano.—"Si tengo un hijo, le dijísteis, guárdate de él"– Hé aquí, pues, que la venganza tarda; y, sin que acaso piense en ella el verdugo, aseméjase al puñal que se enmohece en la vaina. Empero, con la ayuda de Dios, dentro de poco, querido padre, vereis el pueblo de nuevo libre en el umbral de este palacio; y oireis de sus labios que vuestro hijo ha cumplido el solemne juramento.

JUAN BTA. Severo, mi Severo, ¿qué quieres decirme?

SEVERO. Me llamo Severo Torelli, y soy ya hombre, padre. Fuerte es mi brazo, valeroso mi corazón, tengo veinte años, y voy á cumplir vuestra amenaza. Ya es tiempo.

JUAN BTA. ¿Vas.....?

SEVERO. Necesario es que sepais, antes de todo, que nada contendrá el acto justiciero, porque he jurado por Jesu-Cristo vivo. Somos cuatro amigos, de noble y

puro esfuerzo, de firme brazo: el Jefe soy yo..... Mi mano herirá la primera; y antes se apagará la luz del sol, antes se agostarán mares y ríos, que haya salvación para el tirano.

JUAN BTA. No temas, no, Severo, vanas advertencias. Ya se ve que mi noble sangre discurre por tus venas, y que de ella procede tu generoso esfuerzo. De mí la recibiste ¡oh último de los Torellis! cuando fuiste concebido: ella te inspira el ardor de mis días juveniles. Oye: hubo un tiempo en que temblaba de miedo, hijo mío, cuando, niño aún, dabas los primeros pasos: hoy,..... estrecha mi mano y admira su firmeza. Una lágrima, una sóla lágrima vertida hoy, sería infame cobardía, ¿Lo juraste? Pues bien, cumple tu juramento.

(*Enseñando las armaduras*).

Todos te aplauden, joven y valeroso vengador, todos nuestros mayores, cuyas armaduras ves ahí. ¿No te parece que soplo misterioso hace resonar el acero? ¡Sí! es el aliento de aquel noble orgullo que contempló á Pisa libre y poderosa. Todos esos héroes y yo, te veremos sin miedo esgrimir el puñal contra el tirano, ¡por más que lo defienda acerada cota, y pondremos en tu brazo la fuerza de nuestra raza.

SEVERO. (*Poniendo una rodilla en tierra*). Sólo me falta ¡oh padre! recibir vuestra bendición.

JUAN BTA. Contempla ¡oh Dios! á este niño que se arma para castigar á un tirano y libertar á un pueblo. Vos, Señor, que permitís que el volcán cubra de lavas las campiñas, dejad que estalle la cólera de los oprimidos. Pensad, ¡oh Dios! que uno sólo se expone por todos: pensad que la justicia mueve su brazo ¡oh vos que sois Señor de la justicia! y no condeneis la obra que ha de hacer. (*Extendiendo ambas manos sobre la frente de* SEVERO). En cuanto á mí, ¡oh hijo mío! en nombre de los noventa años de vergüenza y de dolor sufridos por los pisanos: en nombre de los prisioneros que agonizan en las mazmorras: en nombre de los desterrados que se mueren de hambre en los caminos públicos: en nombre de los huérfanos y de las viudas: en nombre de los veteranos que cayeron bajo las patrias banderas, cuando el güelfo maldito rompió nuestras

espadas: en nombre de los míseros decapitados cuyas cabezas se pudrieron más de una vez en la Torre del Hambre: en nombre de nuestros héroes: en nombre de nuestros mártires, y para que la victoria, hijo mío, corone tu esfuerzo, yo te bendigo, yo te bautizo con su sangre y con sus lágrimas; y en la certeza de que los vengarás, aplaudo tu conducta y te estrecho entre mis brazos.

(*Lo abraza*).

ESCENA III.

LOS MISMOS Y DOÑA PÍA.

JUAN BTA. (*Reparando en* DOÑA PÍA *que entra*). Hijo mío, hé aquí á tu madre, mi heroica esposa, á quien debes cuenta de tu juramento, no sea que éntre en celos; y á fe que en el grave peligro que vas á arrostrar, mi paternal bendición no vale lo que uno sólo de sus besos.

DOÑA PÍA ¿Peligro para mi hijo? Decidme cuál, os lo suplico.

JUAN BTA. Nuestro hijo va á vengar á su padre y á su patria.

DOÑA PÍA. ¿Y cómo?

JUAN BTA. Castigando á Barnabo Spínola.

SEVERO. Matando al tirano.

DOÑA PÍA. ¡Jamás.....! no puede ser, no puede ser.... jamás...!

JUAN BTA. Pía ¿qué debilidad es esa? Mira que me entristece y me lastima á la par. Sufres..... Pero tus gritos desmienten en un punto el noble pasado de tu vida. Tienes derecho á llorar, mas, trae á tu alma aquel amor del deber, aquella virtud romana, cuyo aliento traté de inspirarte cuando te leía á Plutarco cerca de la cuna de nuestro hijo. ¡Y qué!..... hace poco, sin murmurar, espontáneamente, dabas tus joyas á los pobres..... ¡Oh matrona! necesario es que hagas algo más, ya que Pisa exige de tí la más rica de tus preseas: tu hijo.

SEVERO. Sí, padre tiene razón. Por piedad, sed fuerte. Esperad, madre, y orad á fin de que salga yo con dicha y triunfante de tan grave empresa. Orad, madre, y Dios os devolverá vuestro hijo. Ni ¿cómo podreis dejar de asentir á mi proyecto, cuando sepais que he jurado por el Santo Sacramento.
(DOÑA PÍA *vacila*, SEVERO *la sostiene*).

¡Oh madre! nunca te amé tanto como hoy.

DOÑA PÍA. (*A* JUAN BTA. *con semblante extraviado*). Sola con él..... quiero estar á solas con él.

JUAN BTA. Está bien. (*A* SEVERO). Arrulle á su vez el hijo á la madre, para que aduerma la cruel impresión. (*Aparte hablando consigo mismo*). En cuanto á mí, hijo mío, debes ignorar para siempre mi dolor, y sólo Dios verá correr mis lágrimas.

(*Vase.*)

ESCENA IV.

SEVERO Y DOÑA PÍA.

DOÑA PÍA. (*A* SEVERO). ¿No es verdad que me amas mucho?

SEVERO. ¡Oh buena madre mía!.....

DOÑA PIA. Oye: Spínola..... (su solo nombre me hace temblar) es, como Satanás, un monstruo sanguinario y cruel. Lo odio..... tan cierto como Cristo está en los cielos. Su vida y su triunfo son oprobio de la naturaleza: merece mil muertes, merece la tortura; y sin embargo, valdría más, (¿comprendes?) valdría más, cien veces más, que fueses ladrón, perjuro, malvado, traidor, renegado violador de tus votos, primero que tocar uno sólo de los cabellos de ese hombre.

SEVERO. ¡Ah! me horrorizais, madre.

DOÑA PÍA. Llegó la hora en que debe ser conocida la horrible acción..... ¡Caed sobre nosostros, ¡oh murallas! y sepultadnos, para que nos libreis de este suplicio.

SEVERO. Apaciguáos, madre: madre, os amo. ¿Lo oís? Juré por el Dios vivo. ¿Cómo no cumplir tal juramento?

DOÑA PÍA. Porque no eres hijo de Torelli..... (SEVERO *retrocede aterrado*) y.....(¿puedo decirlo sin morir?)..... porque tu padre es Spínola, el Gobernador de Pisa,....

SEVERO. ¡El.....!

DOÑA PÍA. Enfrena el odio, la ira, el desprecio, porque no puedes saber, no puedes comprender..... ni yo oso hablar en el horror de que estoy poseída..... La gracia..... ¿Te acuerdas?..... El cadalso..... Torelli salvado de la muerte..... ¡Ah! te tuerces los puños..... ¿Comprendes?..... ¿no es verdad?

SEVERO. (*Ocultando el rostro entre las manos*). ¡Oh!..... monstruoso.....!

DOÑA PÍA. Y sin embargo,..... es necesario que lo sepas. Siempre el cadalso, los verdugos, las hachas..... ¿Lo ves? Yo había perdido la razón, no tenía voluntad, estaba loca:..... lo habían preso..... yo conocía la la ley..... ¡Muerte para el conspirador! ¡Qué horrible día!..... Mordí la mano del esbirro que se atrevió á tocar el primero á Juan Bautista; pero eran muchos y estaban armados. Prendiósele..... quedé sola..... Entonces, sólo abrigué una idea, un deseo..... Estaba como poseída. Quería ver á Barnabo: pedirle clemencia, cubrir sus manos de besos, regarlas con mis lágrimas..... ¿Qué sabía yo de política? En la horrible desesperación en que agonizaba mi alma, no pensé ni en el güelfo, ni en el gibelino, ni me cuidé del orgullo pisano; pobre de mí, hija del pueblo, humilde campesina. Quería ver á aquel hombre, impresionarlo con mis gritos, á fin de que impidiese la muerte de mi marido..... ¡Ah! lo veo aún al escuchar mi súplica: lo veo aún en su trono, riendo con diabólica risa, acariciando con la mano su pesado collar; y oigo aún el acento con que me dijo cuando caí desfallecida, medio-muerta y sin voz á sus pies:—"¡*Cuán bella sois*!"

SEVERO. Basta, basta, gracia.....!

DOÑA PÍA. ¡No! debes saberlo todo. Cuando aquel hombre pronunció tales palabras, erguíme en su presencia, trémula y pálida de cólera..... ¡Oh contrato abyecto! ¡oh innoble salario! Pero el monstruo me dijo con tono glacial:—"Mañana desde el alba se levan-
« tará el patíbulo. Tres hombres estarán en él, des-
« nudo el cuello, atadas las manos á la espalda.
« Por todas partes se ha publicado la sentencia: de
« todas partes acudirán curiosos para verlos morir.
» Cuando hayan muerto dos de los tres condenados,
« vendrá el tercero á poner la cabeza en el tajo.
« El verdugo, aprestando el hacha, retrocederá tres
« pasos para herir con mayor ímpetu; empero, si lo
« quereis, el hacha no caerá."—Y no cayó.....!

SEVERO. Sepultarse viva.....

DOÑA PÍA. Sí, matarme luégo,..... debí hacerlo. Mi esposo habría vivido, se habría salvado ignorándolo todo; pero antes de morir quise volver á verlo: el amor

fué cómplice de mi cobardía. Y cuando regresó del suplicio y me dijo, engañado respecto de mi cruel emoción, que sólo por mí había aceptado la gracia... ¡ah!..... lo amaba tanto.....! Yo era su juguete, su esclava..... Cuando lo ví caer á él, tan altivo, tan valiente, en esa misma silla, con el gesto del vencido, creí que debía vivir aún,..... y viví..... viví..... Si grande fué mi crimen, mayor ha sido mi expiación. No..... Dios me anonada con tal prueba y me torna en impía. ¡Ah! cuando me resolví á vivir, el hijo del adulterio estaba concebido sin que yo lo supiese.....

SEVERO. Y cuando vió la luz, ¿por qué no.....?

DOÑA PÍA, Piedad, piedad,.....! soy tu madre!

SEVERO. ¡Perdón!..... pierdo el juicio..... Este indecible dolor que me desgarra las entrañas..... El vértigo se me sube del corazón á la frente;..... mi sangre me da asco, mi cuerpo me avergüenza..... Yo, el hijo de Spínola; yo el hijo del tirano..... Y Juan Bautista Torelli, aquel anciano venerable, aquel ciudadano eminente, me ama como á su hijo, cree ser mi padre..... Sí, alentó en su regazo esta víbora. ¡Horror! ¡horror! si supiese el pavoroso secreto vomitaría mis besos infantiles..... ¡Oh vos! tan poco culpable como excesivamente castigada, perdonadme, perdonadme! ¿No pesais la horrible ironía de la suerte cuando hace que el león ciego, tenga y acaricie como su cachorro al hijo del lobo ó del cerdo?

DOÑA PÍA. ¡Severo!

SEVERO. Ahora comprendo, ¡oh retratos de los Torellis! por qué odiásteis siempre á los tiranos y á los traidores: ahora comprendo por qué me seguíais con colérica mirada, cuando, de niño, pasaba á menudo delante de vosotros. Ahora comprendo, armaduras heroicas, por qué me parecía oir que exhalábais gemidos: ahora comprendo por qué me parecía ver chispear infernales llamas al través de los férreos morriones..... ¡Oh retratos! ¡oh armaduras! ¡oh sombras de los Torellis, que, evocadas de las tumbas por el dolor, llegábais á maldecir en mí, al ladrón y al advenedizo! Al ladrón, sí, al ladrón..... No digais que deliro..... Robado es el blasón que ostentaba en mi anillo: robado mi nombre, robada mi honra, robadas las monedas que, pródigo y feliz, derramaba sobre la indigencia, y en las cuales se

veía, laureada, la efigie del nuevo Tiberio..... el rostro de mi horrible padre..... ¡Sí! me lo robaba todo.....Tanto mejor.....! Tengo derecho á ser ladrón porque soy hijo de un asesino.....!

DOÑA PÍA. ¡Dios mío!

SEVERO. (*Delirando*). Concentrad vuestras coléricas miradas, heroicos retratos. ¿No sabeis que soy muy querido del pueblo? Más de una vez salí de mis éxtasis despertado por una madre que me suplicaba abrazase á su hijo pequeñuelo: todos me tendían la mano cuando salía del templo..... ¡Atrás! no os aproximeis al desgraciado.....! Tengo lepra.....! Lo que enfría mi mano con la frialdad de la tumba, es sangre de serpiente, sangre de Spínola..... ¡Estúpidos! ¿y os enterneceis, y bañados en lágrimas persistís en tenderme la mano? Buscad, buscad piedras.....! Os digo que tengo lepra, que apesto..... ¡Piedras! ¡piedras! ¡reunid piedras, presto, y lapidadme!.....

DOÑA PÍA ¡Severo! ¡mi Severo!..... Tengo miedo. La razón te abandona.....

SEVERO. ¡No! puésto que os compadezco y os perdono, y creo que loca abnegación os inspiró el sacrificio. Mas, harto debísteis comprender en los vagidos del monstruo, engendro del crimen y de la locura, los tormentos que iban á torturarlo; y si hubiéseis abrigado sentimientos de caridad, ¡oh madre! lo habríais extrangulado con vuestras propias manos.

DOÑA PÍA. ¡No! no digas tal cosa, que es horrible blasfemia. Te amé á pesar de todo, te amaba, te amo; y cuando escuché tus primeros gemidos, no fuí sino la madre que obedecí al instinto de alimentarte, de cuidarte; no fuí sino mujer, ¡ay! y hasta llegué á olvidar mi propia infamia. Mentí, es verdad, pero la madre que miente en pro del hijo de sus entrañas, no teme el juicio de Dios; porque Dios mismo, segura estoy de ello, absolverá mi silencio después de pesarlo en la balanza de su justicia; porque veinte años de tortura y de solitario remordimiento, redimirán mi pecado. Mentí, pero fué para hacerte feliz, para labrar la felicidad de aquel anciano; que cuando lo veía acariciarte, decíame á mí misma: "Loado sea Dios! pues soy la única que sufro." ¡Ay! el odioso secreto era mi martirio; empero, por tí, hijo mío, antes que revelarlo, habría arrostrado todos los tor-

mentos, desde la tortura hasta el fuego. ¿Quién pudo prever la horrible realidad de que el monstruo viviese veinte años; él con cuya muerte sueña toda la tierra? ¡Ay! vive aún para castigo mío..... Me miras y tiemblas..... Ten piedad de mí, hijo de mis entrañas, siquiera por haberte libertado de horrible crimen. ¡Y á costa de qué!..... Troqué tu amor para conmigo en menosprecio, te condené al dolor; pues bien, lo hice para que no fueras parricida..... Oyeme:— pronto moriremos; pronto nos libertaremos de esta cruel existencia; pero, á lo menos nos reuniremos en la gloria de Dios. ¡Me muero, me muero, estoy anonadada.....! ¡Hijo mío! ¡pobre hijo mío!.....

(*Cae, desfallecida, de rodillas, besando las manos de* SEVERO).

SEVERO. ¡Lo juré por la hostia!

FIN DEL ACTO II.

ACTO TERCERO

Una calle cerca del *Domo*. En medio de la escena un león de mármol blanco, en cuyo pedestal se leen estas palabras escritas con carbón:— "MUERTE Á SPINOLA"— A derecha y á izquierda palacios. Es puesta del sol.

ESCENA I.

RENZO RICCARDI, ERCOLO BALBO, LIPPO MALATESTA (*agrupados en un rincón del Teatro*) SANDRINO, HOMBRES Y MUJERES DEL PUEBLO.

Al alzarse el telón las gentes del pueblo rodean el león de mármol, y enseñándose la inscripción del pedestal, se ríen á carcajadas. SANDRINO *ocupa el centro de la rueda.*

LA MULTITUD. ¡Muera Spínola!

SANDRINO. (*Amenazando al león con el puño*). Ruge, león caduco! Lee nuestro grito de rebelión escrito en tu zócalo: muéstranos los dientes y ruge. ¿Oíste?— La misma inscripción puede leerse en el pedestal de todos los de tu ralea, escrito no se sabe por quién. Encolerízate, ciudadano de Florencia!

UN HOMBRE DEL PUEBLO. ¿De veras? ¿En todos los pedestales?

SANDRINO. Sin distinción. No habrá lugar á celos. El marmóreo monstruo del *Domo* tiene incrustadas las tres palabras en el ijar. Bastó una noche para escarnecer todos los emblemas. ¡Bravo! ¡bueno! ¡Cuánto júbilo en la ciudad desde esta mañana!.....

HOMBRES DEL PUEBLO. (*Arrojando lodo al león.*) ¡Para tí, tirano, para tí, güelfo, para tí, florentino!

SANDRINO. ¡Absuélvanme mis señores San Marcos y San Gerónimo! (*Arroja lodo al león*). Toma, malvado.....! Y ahora vamos á ver el león del *Domo*, que acaso es de peor condición que éste.

TODOS. ¡Al *Domo*!

UN HOMBRE DEL PUEBLO. Corramos allá.

(*La multitud sale gritando*) ¡Muera Spínola!

RENZO. (*Siguiéndolos con la mirada*). ¡Por mi fe! Hélos ahí que corren como jauría..... ¡El pueblo!..... Niño grande.....

LIPPO. Empero, Renzo, esta jauría puede ser funesta para nosotros, porque irritado el déspota principiará por redoblar su crueldad contra ellos, y luégo se apercibirá para todo evento.

RENZO. Descuídate, no andará siempre rodeado de alabarderos. Hasta nuestros satélites bastan contra él.

ERCOLO. No importa, esos gritones nos estorban..... Sigámoslos.

(*Salen*).

ESCENA II.

SEVERO, SOLO.

(*Entra sumido en profunda meditación*).

¡Su hijo! soy su hijo..... Trascurrió una noche, pasó un día, y la fatal idea no me da tregua...Como si la infamia se me leyese en la frente escrita con caracteres de fuego, vago errante, en busca de lugares desiertos hace ya largas horas. Anoche me oculté debajo del arco de un puente; pero el siniestro murmurio de las aguas, los gemidos del viento en el follaje y los buhos desde su guarida, me decían por lo bajo al oído;—"*Es tu padre.*" Internéme en el campo poseído de horror, y las estrellas no se apiadaron de mí, sino que me perseguían con severa mirada; y cuando, con el día, fuí á prosternarme ante el Crucifijo del Calvario, en vano caí de rodillas..... no pude orar.....Su hijo.....! Ser hijo de ese hombre!... ¡No he querido ver de nuevo á mi madre, ni..... ¡ni al anciano! A manera de bestia inmunda que se revuelca en el cieno, dormí sobre la tierra..... Estaba no ha mucho en el *Campo Santo*, y para aumentar la soledad del sitio, ocultábase el sol. Apenas extendí la mirada, cuando leí en más de una tumba el nombre de Torelli, que sin embargo de estar casi borrado, relampagueó á mis ojos..... Y los muertos me echaron.....¡Sí! todo clamó contra mí en el fúnebre, glorioso recinto:— los frescos de Orcagna desde los muros, los próceres desde el lecho marmóreo donde yacen, la muchedumbre de muertos desde sus celdas, la luz remisa de la tarde desde el cielo, y hasta la tierra traída en otro tiempo de Palestina, me gritaron:—"¡fuera, bastardo intruso, fuera de aquí!"—

(*Oculta el rostro entre las manos*).

¡Dios mío!

(*Notando en* Renzo *y en sus amigos que regresan*).

Alguien viene..... Huyamos.....

RENZO. Es Severo.

SEVERO. Me vieron ya: es demasiado tarde.

ESCENA III

SEVERO, RENZO RICCARDI, ERCOLO BALBO, LIPPO MALATESTA.

RENZO. Te hallo en fin, Compañero. Ignoras aún, estoy seguro, la horrible desgracia que nos amenaza.

SEVERO. La ignoro.

RENZO. ¿Ni siquiera has leído las palabras escritas ahí, en ese pedestal?

SEVERO. No.

RENZO. Leelas.

SEVERO. (*Leyendo.*) ¡Muera Spínola!—¿Y bien?.....

RENZO. Maldito sea quien con pueril audacia escribió sin riesgo tan insulsa injuria. Furioso Barnabo, como era de esperarse, con el público ultraje hecho al león florentino, acaba de prender á diez pisanos, á quienes conserva en rehenes; y, montado en cólera, los arrastra en pos de sí exponiéndolos delante de los mamarrachos. (1) Y si el faccioso que escribió aquellas palabras en los zócalos de los leones no se denuncia á sí propio, mañana serán decapitadas las diez víctimas. Mañana, ¿lo oíste bien? en cuanto rompa el día..... Apenas queda á los desgraciados una noche de vida.

SEVERO. El injuriante se entregará.

ERCOLO. ¡Vaya! No puede ser sino cobarde quien se oculta para insultar.

(*Entra la noche*).

SEVERO. ¡Diez rehenes!

RENZO. La flor de nuestros conciudadanos.

LIPPO. Degollemos á Barnabo esta noche.

RENZO. ¿Y cómo hacerlo? Esta noche anda, no sólo armado, sino asistido de una guardia. Ya lo verás venir con numerosa escolta.

---

(1) Hemos traducido así el vocablo italiano *Marzochi* que trae el original. *Marzocco* dicen los italianos á las pinturas ó esculturas de leones, ordinariamente ejecutadas, y también al hombre vil, necio, insulso.

SEVERO. ¡Cómo? ¿Vendrá?.....

ERCOLO. Sí, porque no se ha pregonado aún la resolución en este sitio.

SEVERO. ¿Conque vendrá aquí? Voy á mirarle el rostro.

RENZO. Haces bien: no lo esquives en esta vez, porque es necesario que te habitúes á su presencia: que lo conozcas antes de matarlo.

SEVERO. (*Aparte*). ¡Él, él!..... Voy á verlo.

ESCENA IV.

LOS MISMOS, BARNABO SPINOLA, EL CABO DE RONDA, SOLDADOS, PRISIONEROS Y GENTE DEL PUEBLO.

La multitud entra confusamente, precediendo al séquito formado por los rehenes y los alabarderos que los custodian.

EL CABO. ¡Ea, silencio! y despejad la plaza á astazos. Los prisioneros aquí, aquí cerca del pedestal. Ya viene el amo.

SEVERO. (*Aparte*). Hé aquí el momento fatal.

LIPPO. (*Al ver entrar á* BARNABO). Amigos míos, hé ahí á nuestro hombre con todos sus esbirros.

(*En este momento aparece* BARNABO *seguido de los alabarderos. El Gobernador está armado de punta en blanco. Un paje camina cerca de él llevándole el morrión sobre un cogín. Es de noche: algunos de los esbirros de* SPINOLA *llevan antorchas. Rumor sordo*).

BARNABO. (*Mostrando la multitud al* CABO). Si alguno de estos villanos da el menor grito, ahorcarlo.

(*Los soldados apartan la multitud á astazos, y colocan á los diez prisioneros cerca del león*).

SEVERO (*A un lado, hablando á media voz*). ¡Ahí está!..... Llegó el fatal momento. Pero no, imposible..... fue sueño de mi madre..... ¿Mi padre eso.....

RENZO. (*A* SEVERO). Vamos, ¿qué tienes? ¿por qué tiemblas?

SEVERO. Déjame, no tengo nada..... (*Da dos ó tres pasos hacia* BARNABO, *lo mira fijamente y luégo retrocede con espanto*). ¡Horror! Me le parezco!.....

BARNABO. (*En voz alta*). Por última vez, hombres que me oís, sabedlo. Diez leones han sido infamados, y, ¡por Dios! no sufriré que se injurie el emblema de Florencia y de la Señoría. Tengo diez rehenes; y mañana, aplicando la ley del talión, contemplareis á los leones con sendas víctimas, para que cada cual pose en la suya, como sobre una bola, la pesada mano. Empero, si el osado que se atrevió á insultar al león florentino se denuncia á sí mismo y comparece ante mí, ¡vive Cristo! que seré clemente una vez más, dándome por satisfecho con el verdadero culpable. Y cuenta que basta ya con doce horas de plazo. Los rehenes morirán mañana á las oraciones. Hasta entonces espero, y ni un minuto más. Hable presto el reo si quiere salvarlos.

SEVERO. (*Aparte*). Subitánea y noble inspiración se apodera de mí..... Puedo morir sin que ni Dios ni mis compañeros me reprochen haber eludido el horrible compromiso, salvando así á los inocentes y expiando el crimen de mi nacimiento.

(*En alto y adelantándose vivamente hacia* BARNABO).

¡Barnabo Spínola! Hé aquí en tu presencia al libre pisano cuya diestra insultó los leones florentinos..... Soy yo, Severo Torelli.

LA MULTITUD. (*Exhalando grito de profundo dolor*).
¡Ah!.....

BARNABO. ¿Pretendes?

SEVERO. Yo soy el culpable. Dispón de mi vida.

ERCOLO. (*A* RENZO). ¿Sería él.....

RENZO. Nunca. Se sacrifica noblemente.

BARNABO. (*Al cabo que se adelanta hacia* SEVERO).
Aguarda. No prendas á ese joven, porque..... miente.....

SEVERO. ¿Mentir yó!..... ¡Y no poder vengar tal ultraje!

BARNABO. No, Torelli. Aplaudo tu valor. Arrostras valerosamente la muerte en el cadalso; mas, no es á tí á quien busco sino al verdadero culpable: á ese necesito. Harto evidente me es tu generosidad, ¡oh hijo mío! cuando conozco uno á uno todos tus actos y sé que no te separaste de tu hogar en la pasada noche.

SEVERO. Repito que el culpable soy yo.

BARNABO. (*Aproximándose á* SEVERO *y hablándole en voz baja*). ¡Silencio! Sé que me odias como á bestia feroz, y á pesar de eso ruégote que te dejes salvar, no obstante ser yo quien te salve. Bien sé lo que hago, bien lo sé..... Guárdate, sobre todo, imprudente, de inquirir la causa de mi conducta: guárdate de hacer tan loca pregunta, ¿entiendes? Porque me bastaría pronunciar una sóla palabra, una sóla, para que tú y todos los tuyos, óyelo bien, todos los tuyos; tu padre, modelo de ciudadanos, tu madre á quien debes adorar;..... me bastaría, repito, pronunciar una sóla palabra, para que quedaseis.....deshonrados.

SEVERO. (*Aparte y anonadado*). Puede hacerlo..... Olvidábame de la horrible verdad.

BARNABO. (*En alta voz*). Conviene Severo Torelli en que no es el reo; y yo me doy por satisfecho con haberlo confundido. Terminemos, pues: lo repetiré por vez postrera: preséntese el audaz insultador, ó de no, con la sangre de los diez hombres que aquí veis, lavaré, ¡por Dios! la afrenta infligida á las armas de Florencia.
(*Al séquito*).
¡En marcha!

(*Sale con la escolta seguido de la multitud*).

ESCENA V.

SEVERO, RENZO RICCARDI, ERCOLO BALBO, LIPPO MALATESTA.

RENZO. (*A Severo*). ¿Y qué pudo decirte en secreto?

SEVERO. En gracia de nuestra amistad, no me lo pregunteis Contentaos con saber que lo que murmuró á mi oído, aumenta más y más mi cólera y mi odio.

LIPPO. ¿Y las diez víctimas llevadas á prisión y que mañana serán ejecutadas?..... ¿No acertaba yo, cuando hace poco, os aconsejaba la muerte del monstruo? Sí, es necesario que muera esta noche, y seguro estoy de que Severo aprueba ahora mi idea. ¿No es verdad?

SEVERO. No he olvidado mi juramento.

ERCOLO. A lo menos, es la única esperanza para aquellos desgraciados. Apresuremos, si es posible, la hora de la justicia; y antes de que el déspota regrese á palacio, arrojémosnos entre sus soldados, apartémos-

los y caigamos sobre él á manera de furiosa tempestad. El no viste hoy loriga, y aunque así fuera, no importa..... Heriríamos en el rostro.

RENZO. Sacrificarnos estérilmente, no. Muera el maldito, muera. Realizaremos nuestro propósito, cumpliremos nuestro juramento. Severo herirá y luégo sucesivamente nosotros.

SEVERO. (*Aparte*). ¡Dios mío!

RENZO. Yo tengo un plan más seguro que el vuestro para matar al déspota, según hemos jurado, y si salgo avante,.....sí, saldré avante. Antes de media-noche Barnabo habrá dejado de existir.

SEVERO. Tan pronto..... Tengo frío..... Tan pronto..... Contengámoslos..... Deben haber notado mi palidez.

RENZO. Reunámosnos los cuatro dentro de una hora en el palacio Torelli, y si lo que espero se realiza, (*A Severo*) ¡oh tú, amor y esperanza del orgullo pisano, tú, que nos has infundido tu heroico aliento!; también nos vengarás de nuestros comunes verdugos, los güelfos malditos; y pura, inmaculada el alma, por más que se te vea sangre en las manos, podrás, Severo, abrazar á tu anciano padre, en medio del gozo y del orgullo que inspira el cumplimiento de sagrado deber. Separémosnos para reunirnos dentro de una hora en el palacio Torelli.

(*Sepáranse.* RENZO *sale por un lado,* LIPPO Y ERCOLO *por otro.* SEVERO *queda solo. La luna asoma por Oriente*).

ESCENA VI.

SEVERO, SOLO.

Dentro de una hora. ¡Sí!..... Hé aquí el terrible problema... parricida ó perjuro. ¡Ah! estoy anonadado. Arde en mi pecho fuego infernal que me consume..... Hasta el suicidio me está prohibido, porque sería violar mi juramento..... No, no, debo vivir. Hé aquí el problema, hé aquí la alternativa.....Perjurar, ser traidor ó matar al tirano.....¡Círculo maldito! ¿Y no saldré de él?..... ¡Desventurado Severo! Estréllate el cráneo, muérdete los puños, llora, solloza, grita..... Ahí está: parricida ó traidor á la patria..... ¡Ah!..... puesto que toda senda me conduce al infierno, iré á lo menos, con la frente altiva, poseído de orgullo el

corazón. Lo mataré..... ¿No acaba el audaz de enrostrarme mi nacimiento? Cumpliré mi deber, lo he jurado..... Lo mataré, lo mataré;..... pero, ¿y mi madre? ¿cómo podré volver á verla después del crimen? Tender los brazos para estrecharla contra mi corazón con las manos manchadas de sangre y de la misma sangre que circula por mis propias venas..... Imposible, imposible!..... No volveré á verla jamás, jamás... ¡Infeliz de mí!... Ayer amaba aún á mi patria, á mis padres, á mis amigos, á la naturaleza, á lo bello, y todo lo fiaba á lo porvenir, porque esperaba..... Aspiraba á la libertad de Pisa y creía en Dios: tenía veinte años, un corazón inmaculado; y, sin que la patria tuviera motivos de celos, soñaba á menudo con una inocente compañera: por eso, al contemplar la candidez del lirio, suspiraba de amor..... Hoy..... siento que un buitre desgarra mis entrañas: en nada creo, excepto en el crimen, en el adulterio..... Hoy,..... tengo cien años, soy viejo, muy viejo; ¿qué digo? he muerto ya. Sepultadme, sepultadme. El dolor me mata.....Vamos, presto, cavad mi fosa; y será para mí dicha suprema que la tierra, al cubrirme la faz, ciegue para siempre mis ojos y haga enmudecer eternamente mis labios.

(*Cae exánime en un banco frente al león. En este momento déjase oír lejana armonía, que por grados se aproxima, hasta el punto de percibirse el preludio de una serenata. Escúchase luégo la voz de un joven cantor*).

LA VOZ.

Me ofreciste darme un beso,
Morena de mi fortuna,
Y yo vengo á reclamarlo.
Al resplandor de la luna.

—

Mas, huiremos si te place,
O de la luz te sonrojas
Que suele mirar la luna
Aun al traves de las hojas.

—

Iremos á la montaña
De nuestro amor conocida,
Donde, sin mirar la fuente,
Se escucha su voz perdida.

—

Y para alumbrar la senda
En fantásticos destellos,
Con luciérnagas lumbrosas
Te adornarás los cabellos.

SEVERO. Canta,..... ama,..... ¡ay de mí!

(*Mientras que los instrumentos ejecutan el tema de la serenata,* PORCIA, *tapada, atraviesa la plaza y se aproxima al banco donde está sentado* SEVERO, *sin que éste la note*).

ESCENA VII.

PORCIA Y SEVERO.

PORCIA. (*Con dulzura*). Severo.

SEVERO. (*Con sobresalto*). ¡Mi nombre!..... ¡Una mujer!..... (*Retrocede asombrado*).

PORCIA. Permaneced, no me huyais, no, Severo..... Este es el supremo instante de mi vida.

SEVERO. Pero, ¿quién sois?

PORCIA. Una mujer que te ama y que, para pronunciar esta frase, que la ahogaba ya, te ha buscado, te ha seguido hace mucho tiempo, sin haber podido lograr el momento propicio hasta esta noche adorable. Déjame contemplar tus ojos á la luz de las estrellas; tus ojos, astros que me son más queridos: déjame decirte mi amor en frases entrecortadas y confusas: déjame estrecharte las manos y cubrirlas de besos.

SEVERO. (*Entregando la mano á* PORCIA).
¿Me amais?

PORCIA. ¡Ah! estrechar tus manos, amado mío!..... El corazón se me espande como rosa de Mayo. Sus manos, sus manos,..... y puedo besarlas. ¡Ah! no sabeis ..... teneis semblante feroz, Señor; ¡y cuántas veces quise abriros mi corazón, quise hablaros; pero me pusisteis miedo!..... Cosa rara ¿verdad? cuando se os vé sonreir. Te amo, te amo..... Déjame decirte cómo llegué á amarte; mas, ¿por dónde principiar? ¡Ah! sí..... aquel día en que pasaste allá lejos debajo de las higueras cercanas á la iglesia del apóstol San Juan: en una mano llevabas la espada, en la otra una flor. ¡Ah! desde que te vi te adoré. Te seguí largo tiempo con la mirada; cayósete la flor y la cogí. Oye: (no te burles de esta pobre insensata) poseída de júbilo devoré la flor para que algo que hubiera estado en contacto contigo

pasase á mi sangre. Sí, Severo mío, así te amé..... No te pido que me ames, ni menos aún que me lo digas, ni siquiera que me lo dejes comprender; porque, apenas oso hablarte temblando. Soy bella, y sin embargo presiento que cuando sepas mi nombre, cuando mires mi rostro, pronunciarás palabras que me causarán mucho mal..... Jamás podrás amarme, pero no importa..... Me entregas tu mano, la noche nos convida al amor, puedo contemplar de cerca tu rostro ; y eso me basta para ser feliz.

SEVERO. ¡ Mujer, pobre mujer ! Tú, á lo menos, no amas á un Torelli. Naturaleza, vasto cielo, estrellas de la noche, sedme testigos. Tú amas mis veinte años, mi juventud, me amas..... en mí y por mí..... Encuentro al fin la dicha en mi Calvario..... Mujer, escúchame : mañana habré dejado de existir.

PORCIA. Tú.....

SEVERO. Empero, quienquiera que seas, ven á mí. Aparta el velo que te cubre el rostro, ya que te me apareces como estrella de suave claridad en medio de la noche que me envuelve : ven á mí, para quien no brillará de nuevo la aurora..... déjame saborear antes de morir largo beso de amor.

(*Estréchala en los brazos, apártale el velo, reconócela y la rechaza bruscamente con horror*).

¡ Porcia !..... ¡ su querida !..... ¡ oh !.....

PORCIA. (*Cayendo de rodillas*), Condenada, estoy condenada.....

SEVERO. (*En el colmo de la perturbación*). ¡ Injusto Dios ! ¿ Comprendes la fatalidad de mi destiuo ? Pisa pone en mi mano la espada justiciera, para que inmole á mi propio padre..... Encuentro una mujer en mi oscuro sendero : me brinda su amor, me ofrece sus caricias y con ellas me incita al incesto.

PORCIA. ¡ Dios mio ! ¿ Qué delirio lo embarga ? No comprendo, pero su desprecio me anonada, su odio me asesina..... Desfallezco..... Socorro.....

(*Trata de arrastrarse hacia* SEVERO).

SEVERO. (*Con horror*).

¡ Atrás ! ¡ atrás ! ¡ atrás !

(*Huye y* PORCIA *cae desvanecida, en tanto que la música de la serenata se oye de nuevo á lo lejos. Cae el telón*).

FIN DEL ACTO III.

ACTO CUARTO

Palacio Torelli, decoración del acto segundo.

ESCENA I.

JUAN BAUTISTA Y SEVERO.

Al levantarse el telón, JUAN BAUTISTA TORELLI, *sentado en un sofá cerca de una mesa, lee á la luz de un cirio,* SEVERO, *que entra por el fondo, detiénese en el umbral y contempla por largo tiempo al anciano.*

SEVERO. Ahí está..... ¡Cuántas veces al traspasar esta entrada lo he sorprendido del propio modo, recostado en ese mismo sofá, silencioso, entregado á austera lectura. Aproximábame, hincaba en tierra una rodilla, y el anciano, lanzando un grito de alegría, mirábame con sonrisa tierna. Entonces sentía en mi inclinada frente el suave contacto de su encanecida barba. Hoy..... el infame secreto se interpone entre nosotros. Y sin embargo, necesario es que me arrodille, que me incline bajo su noble mano para recibir su bendición; yo, el hijo del adulterio. Necesario es que lo engañe, cínico, que lo llame padre y que le haga besar en mi execrada frente la imagen del malvado que lo cubrió de infamia. Sí, es necesario..... Mi suerte me hunde en este abismo. Tal es mi deber: traición y mentira.

(*Aproxímase á* JUAN BAUTISTA *é hinca en tierra una rodilla*).

¡Padre mío!

JUAN BTA. (*Con alegría*). ¿Eres tú, hijo mío?

(*Abraza al joven*).

¡Oh! verte de nuevo, volver á verte!.....

(*Con voz algo trémula*).

¿No será esta noche?

SEVERO. No será esta noche.

JUAN BTA. (*Como desahogándose en un suspiro*).
¡ Ah !.....

SEVERO. ¿ Qué leíais ?

JUAN BTA. Una narración de Plutarco, una trágica narración..... Mira, he marcado la página y pronto la sabré de memoria ; porque nada hay más bello en el antiguo cronista. Feroz y sangrienta aventura, que me hacía pensar en tí mientras la leía !

SEVERO. ¿ Y cuál es el pasaje ? ¿ Qué se narra en él ?

JUAN BTA. La muerte de Armodio y de Aristogitón.

SEVERO. (*Aparte*). ¡ Oh juramento que por todas partes me persigues !

JUAN BTA. Deja, noble hijo mío, deja que estalle mi ternura. Ayer, cuando me comunicaste tu designio, mi corazón estuvo á punto de quebrantarse, y mis ojos, á pesar mío, se inundaron de lágrimas, que te oculté, cuidadoso, para no enflaquecer tu ánimo, ¿ comprendes, hijo mío ? El padre se sobrepuso ya al ciudadano..... Hoy, perdona, hoy no soy sino padre ; que años y desgracias enervaron mi alma y le robaron el valor. No, no son de bronce mis entrañas, ni es difícil que domine el amor en mi naturaleza, como no lo es encontrar oro en el bronce siciliano. Hoy,..... sólo me es dado amarte.....

(*Hace que* SEVERO *se siente en un taburete junto á él*).

SEVERO. (*Aparte*). ¡ Qué suplicio !

JUAN BTA. (*Poniéndole la mano en la frente*). Deja, déjame acariciar tu frente: déjame acariciar tu rostro puro de gracioso óvalo, tus cabellos..... tus cabellos ayer de oro y hoy enrojecidos para comunicar altivez á tu mirada. Y decir que ayer (¡ para mí era ayer: extraña ilusión de que siempre es juguete la ancianidad !) decir que ayer era tierno niño que jugueteaba á mis pies en este mismo pavimento, y hoy es ya joven y héroe! Deja que te abrace otra vez.

SEVERO. (*Desprendiéndose de los brazos de* JUAN BAUTISTA).
¡ Qué horrible martirio !

JUAN BTA. (*Levantándose*). Basta ya de ternura, basta ya. Me retiro. Estoy viejo, quebrantado, pobre amigo mío, y la noche en que me comunicaste tu secreto, no pude dormir, ¡ ay de mí ! revolviendo en la mente la ardua empresa que ibas á acometer. Oré mucho,

oré mucho..... Pero esta noche quiero, si me fuere posible conciliar el sueño, ya que he bebido en tus ojos calma y esperanza.

(*Estrecha las manos de* SEVERO *y al salir dice aparte*).

No será esta noche.

ESCENA II.

SEVERO Y LUÉGO DOÑA PÍA.

SEVERO. (*Solo*). ¡Cuándo apuraré hasta las heces la copa de la desesperación? ¡Muerte! ¿dónde estás?

(*Entra* DOÑA PÍA *envuelta en espesa mantilla*).

¡Madre mía!

DOÑA PÍA. (*Corriendo hacia él*). ¿Severo, regresaste? ¿Te vuelvo á ver? (*Deteniéndose*). Hijo mío, ¿querrías abrazarme como en otros tiempos?

SEVERO. (*Arrojándose en sus brazos*). ¡Pobre madre mía!..... ¡Oh Dios!

DOÑA PÍA. ¿Conque me amas aún?

SEVERO. Te amo cuánto te compadezco, ¡oh madre! Te adoro. ¿Juzgarte yo? ¡Jamás! Sólo me es dado comparar mi reciente dolor con tu prolongado tormento. Harto comprendo por lo que sufro, ¡oh corazón anegado en amarguras! harto comprendo tu suplicio de veinte años; y amo y respeto esa tu frente que recibe el beso de tu hijo, como amo y respeto al Crucificado, porque donde quiera que en ella se posan mis labios, acarician ensangrentada herida. Sólo por mí, por tu hijo, por tu Severo, has sufrido tan larga pasión. ¡Ven, pobre mártir, ven! Abraza á tu verdugo.....

DOÑA PÍA. ¡Dios mío! ¡Dios mío! Tú, á quien tanto importuné con mis ruegos, ¿me perdonas al fin? Mi hijo me ama, me ama..... ¿Verdad que me amas aún? ¿Es verdad que reposa en mi seno tu frente coronada de dolor? ¿Es verdad que mis ardientes besos pueden secar las lágrimas que oscurecen tus miradas, puras como la luz de las estrellas? ¡Cuán suaves tus cabellos! Déjame acariciarlos. Mira, cuando estuviste á punto de morir, corté una trenza

de ellos, que conservo cuidadosamente hace diez años..... ¡Oh! y cuán dichosa soy! ¡Oh tiempo, suspende tu curso! Déjame reposar un instante siquiera en medio de la deshecha tempestad de mi vida; déjame acariciar esta frente, como en los días en que la circuía la aureola de la infancia.

SEVERO. ¡Madre!

DOÑA PÍA. Decíame á mí misma: No. Dios no puede permitir que mi hijo me desprecie..... Él, que todo lo puede, no querrá tampoco que Severo llegue á ser parricida, convertido en verdugo. Bien sabía yo..... Era insensatez, ¿no es verdad? ¿No es cierto que desechaste ya el impío juramento? ¿Qué prometiste al Hacedor? ¿Sangre? Él la detesta. ¡Ah!..... es verdad..... tus amigos..... No importa..... Severo, consulta á un sacerdote: confiésate, dile..... pero acaso lo hiciste ya. Segura estoy de que te habrá dicho que cuando juraste, Dios no te escuchó. No, ningún sacerdote por fanático que sea, ha podido decirte.....

SEVERO. Juré por la hostia.... ¡Madre! Os amo y os perdono; empero, entre el parricidio ó el perjurio, obligado estoy ¡ay de mí! á escoger el crimen. ¿Cuál de ambos es más execrable?

DOÑA PÍA. ¿Insistes en matar á ese hombre? ¡Dios mío! Me muero..... Pero no, imposible..... Esa mano querida no querrá mancharse con sangre..... No, hijo mío, tú no matarás á ese hombre. Tú no puedes cometer tan atroz locura: no la cometerás..... Tu madre te lo suplica, tu madre te lo prohibe, por estas doloridas entrañas que te dieron el sér, y..... mira.....

(*Quítase la mantilla y deja ver su cabellera encanecida ya*).

por estos cabellos encanecidos en una noche.....

SEVERO. (*Retrocediendo horrorizado*). ¿Y no tendré un momento de tregua? ¡Dejadme, madre! Harto vacilé ya: sí, vacilé más de lo que debiera. Dejadme..... Todavía no he resuelto nada.

(*Entra un sirviente*).

ESCENA III.

LOS MISMOS Y UN SIRVIENTE.

SEVERO. ¿Qué queréis?

SIRVIENTE. Señor, un joven gentil-hombre desea hablaros inmediatamente.

SEVERO. ¿Su nombre?

SIRVIENTE. Renzo Riccardi.

SEVERO. (*Aparte*). ¡Él! tan pronto.....

(*Alto*).

Decidle que entre.

(*Sale el sirviente*).

DOÑA PÍA. ¿Quién es ese Renzo?

SEVERO. Conviene que os retireis: id á tomar el tan necesario reposo. El compañero que á verme viene, Riccardi, no está, en verdad, conjurado con nosotros.

(*Conduciendo á* DOÑA PÍA *á la puerta de la izquierda*).

Adiós, madre: abrazadme.

(*La abraza*).

DOÑA PÍA: (*Al salir*). Velaré, sí, velaré.

ESCENA IV.

SEVERO Y RENZO.

SEVERO. (*A* RENZO *que entra*). ¿Y bien?

RENZO. Apercíbete, hermano, á la justicia. Esta noche, dentro de poço, te encontrarás frente á frente con Barnabo, en sitio sin salida; armado tú, desarmado él.

SEVERO. ¿Qué dices?

RENZO. Yo sabía que el déspota, no obstante sus vicios, practica la devoción, y que después de sus crueldades y excesos, confiesa humildemente sus pecados, creyendo reparar actos diabólicos con muestras de respeto á las santas reliquias; pero ignoraba que el tal Barnabo bajara todas las noches á la famosa bóveda del *Domo*, donde se vé en urna de oro, al través de cristales, el maravilloso velo de Santa Catalina.

SEVERO. Nadie lo vió nunca en el santo lugar.

RENZO. Ciertamente, porque en igual proporción que cree en Dios teme á los hombres. Acaso olvidas, y me es grato recordártelo, que en otros días se cometió cierto crimen en la Capilla, y que, desde entonces, no se admite que nadie entre á ver el relicario sin que entregue al llavero la espada y la daga. Spínola, que tiembla al menor asomo de peligro, se ha conformado, sin embargo, con tal hábito; pero sólo de noche y una vez cerrado el templo, es cuando penetra secretamente en aquel callado sitio. Ahora bien, dentro de poco, despues de las vísperas, que en este momento se cantan, vendrá..... Sígueme. Antes de todo entregará sus armas al guardián y permanecerá solo. Allí estarás tú, porque gracias á esta llave penetrarás en la bóveda. Nosotros velaremos por los alrededores mientras llevas á cabo la muerte del monstruo, no sea que deje en pos algún espía; y una vez muerto te apoderarás del anillo con que timbra todas sus órdenes. Luégo arrojaremos el cadáver al Arno.

SEVERO. Matar..... y en la Iglesia..... y á un hombre indefenso.

RENZO. Descuida. Fray Paolo nos absuelve anticipadamente, puesto que él es quien me dió esta llave.

SEVERO. ¡Qué!.....

RENZO. Y no es eso todo. Como es hoy el guarda de la Capilla, desarmará á Spínola.....

SEVERO. ¿Quién, el monje?

RENZO. ¿Es sueño? ¡vive Dios!..... Diríase que Torelli vacila.....

SEVERO. (*Desatinado*). ¡Yo!.....

ESCENA V.

LOS MISMOS Y SANDRINO.

(SANDRINO *entra, llevando un puñal oculto en la capa*).

SANDRINO. Salve, señores míos.

RENZO. (*A* SEVERO *con impaciencia*). ¡Cuán mal se guarda la entrada de tu casa!

(*A* SANDRINO).

Hijo mío, importa que te retires inmediatamente, porque en estos momentos no podemos tratar sino con hombres.

SEVERO. Veamos, sin embargo, lo que quiere.

SANDRINO. Perdón, Excelencia: me retiro ya; pero dejadme deciros que esta mañana, cuando con señoril magnificencia me regalasteis vuestra cadena de oro, prometísteis que aceptariais un regalo de vuestro protegido.

(*Presentándole un puñal*).

Hélo aquí: mientras lo forjaba sólo pensé en el odio del güelfo, en la esclavitud de Pisa, en el furioso somatén de las próximas revueltas, y puse en él todo mi esmero, todo mi afecto, todo mi arte, para ofrecéroslo como á nuestro Jefe.

SEVERO. ¡Un puñal! (*Aparte examinando el arma*). Me traen un puñal, ¡oh ironía feroz! La horrible tentación me comunica glacial agonía, me tortura el alma. ¡Y este cándido niño es quien me ofrece un puñal!.....

(*Sacándolo lentamente de la vaina*).

Brilla, brilla, hoja inmaculada; sal de la vaina, ¡oh acero! puro y frío como una virgen, y antes de mancharte con sangre refleja por última vez la mirada de un inocente.

(*Alto á* SANDRINO *enseñándole la empuñadura del arma*).

Dime, Sandrino: ¿cúyo es este enérgico cráneo? ¿Quién es este hombre de mirada austera, de frente abatida y trágica, cuyo cuello está envuelto en la romana toca? ¿A quién cinceló tu mano en este pomo?

SANDRINO. Creí complaceros, Excelencia, porque este hombre es el único que, hasta hoy, puede Pisa envidiar á Roma: el hombre á quien vemos renacer en vuestras virtudes. El heroico matador de César: Bruto.

SEVERO. (*Aparte*). ¡Oh! tal crimen..... Todo me arrastra á él..... y me decido..... ¡Ven en mi ayuda, parricida Bruto!.....

RENZO. (*Con impaciencia*). El tiempo urge.

SEVERO. ¿Dudas aún, Renzo? — Sólo esperaba este puñal. Salgamos.

(*Sale llevándose á* RENZO).

FIN DEL ACTO IV.

ACTO QUINTO.

Capilla baja en el *Domo* de Pisa. A la izquierda un altar ricamente adornado, sobre el cual descansa espléndido relicario. Sólo alumbran la escena los numerosos cirios que iluminan el altar. En el fondo ancha escalera de ocho ó diez peldaños que conduce á una reja de hierro, una de cuyas hojas está abierta y deja percibir en el fondo, bañada de sombras, la nave del *Domo*, donde arden algunas lámparas. A la derecha, una puertecita perdida en el muro. Pilares gruesos de pesada arquitectura.

ESCENA I.

FRAY PAOLO Y FIELES *en oración.*

Al levantarse el telón una docena de fieles, hombres, mujeres y niños, están arrodillados delante del altar. FRAY PAOLO, *con un mazo de llaves en la mano, permanece inmóvil cerca de la reja. Se oye el órgano.*

FRAY PAOLO. (*Baja al escenario y dice en voz alta*).
Terminó la salve y va á cerrarse la iglesia; retiraos.

(*Levántanse los fieles é inclinándose delante de la urna, salen por la escalera del fondo.* FRAY PAOLO *permanece*).

Hé aquí la hora en que vendrá á este sitio el tirano de Pisa. Obraré como bueno, y perdone Dios al sacerdote y al cristiano.

(*Sale por la puerta y la cierra detrás de él. En el momento en que desaparece en las sombras de la nave, ábrese la puertecita y entra* SEVERO *embozado en una capa. Cesa de oirse el órgano*).

ESCENA II.

SEVERO, SOLO.

Aquí es..... Estoy en la Capilla baja. Pronto vendrá el monstruo á arrodillarse delante de la santa reliquia, solo y desarmado. En cuanto á mí, tengo un puñal y he pronunciado terrible

juramento. « Juro, dije, juro herir con firme y certera mano: juro « revolver el acero en la herida: juro degollar al déspota en cual- « quier sitio; en mi propia casa, aunque sea mi huésped, aunque « duerma bajo mi techo, aunque esté de rodillas orando, delante « del altar. Juro, si necesario fuere, herirlo cobardemente por la « espalda; y como el sacerdote antiguo, armado del vengador acero, « ofrecer á Pisa tal holocausto. » — Lo juré, lo juré. Harto tiempo debatí conmigo mismo..... Hoy no cabe dudar. Terminemos..... Si lo mato, cumpliré un juramento pronunciado en presencia del Dios-vivo, y, nuevo Bruto, devolveré la libertad á Pisa, vengando, á lo menos, cien años de vergüenza: castigaré al verdugo de mi ultrajada madre, y aseguraré para siempre el reposo y la honra del noble Torelli, del padre de mi corazón. Si lo perdono, cediendo á la súplica de mi madre, soy perjuro para con Dios y traidor á mi patria: consiento en que sacrifiquen mañana á diez inocentes: seré objeto de odio y de horror para los pisanos; y cubriré de infamia y de deshonra el respetado nombre del anciano que me idolatra. Elijamos, ¡oh corazón íntegro y virtuoso!..... Y tu, Pisa: tú, la ciudad de los monstruosos crímenes: tú, que viste á la feroz familia de Ugolino, mascarse los puños en la Torre del Hambre, resistiendo al deseo de devorarse entre sí; posible es, que inspires á otro Dante. Porque el sol del nuevo día alumbrará, no hay duda, ¡oh negra madriguera de crímenes! alumbrará á un matador de su padre..... ¡Mi padre!..... ¿Lo es acaso? ¿Conque en día maldito el miserable, el cobarde Spínola, por medio del terror engaña á una mujer, y yo, ¡gran Dios! nací del acto infame? Yo, que no oso alzar la frente en pleno día..... Yo, hijo del tigre y semejante á él..... ¿Y por qué no? Hijo de tan atroz padre, ¿por qué no he de ser bestia feroz? ¿Por qué, si mi carne se hizo de su carne, por qué me es aún tan querida la inocencia? ¿Por qué me asaltan tantas dudas, por qué estas turbaciones? ¡Sí! ¿Por qué, á pesar del prolongado martirio de mi madre, á pesar del reclamo de mi suelo natal, vacilo aún, casi con cobardía, en levantar sobre el déspota vil mi robusta mano, cuando sé que esta muerte no sólo es permitida sino justa? Ello es..... Empero, ¡oh piedad! imagino un modo de no cumplir mi encargo sino á medias; y aunque con riesgo de mi honra, acaricio una probabilidad de libertar á mi patria sin desagraviarla..... ¡Mediocre y dudoso expediente!..... Pero debe aceptarlo sin vacilaciones, ó bien, ¡oh fiel puñal! serás tú quien ponga término á nuestras desgracias y á sus crímenes, inmolando dos víctimas..... Oigo pasos..... Él es.....

(SEVERO *se oculta detrás de un pilar*).

ESCENA III.

SEVERO, OCULTO. BARNABO SPÍNOLA. FRAY PAOLO.

Éste llega por la nave haciendo compañía á BARNABO *y alumbrando con una linterna: luégo abre la reja del fondo.*

FRAY PAOLO. (*A* BARNABO). Según uso, Monseñor, debo.....

BARNABO. Verdadera puerilidad, ¡por Dios! es la de imponerme tan antigua rutina. En fin, por respeto á la Santa..... ¿Está bien cerrado el templo?

FRAY PAOLO. Sí, señor.

BARNABO. ¿Y estoy solo?

FRAY PAOLO. Sí, señor.

BARNABO. (*Entregándole la espada*). Tomad.

FRAY PAOLO. ¿Y la daga?

BARNABO. (*Entregándosela*). Héla aquí. No os alejeis porque apenas permaneceré un cuarto de hora.

(FRAY PAOLO *se inclina, cierra la reja al pasar y se aleja llevándose las armas.* BARNABO *desciende lentamente las gradas de las escaleras*).

ESCENA IV.

SEVERO Y BARNABO SPÍNOLA.

BARNABO. Aproximémosnos al Santo Relicario y oremos.

SEVERO. (*Saliendo de su escondite*). ¡Inmediatamente!

BARNABO. ¡Un hombre! ¡á mí! (*Reconociendo á* SEVERO). ¡Él! ¡Él!..... (*Gritando*). ¡Ea! Señor monje! ¡Ea!

SEVERO. No os molesteis en llamar, Barnabo. No hay retirada, porque el monje á quien acabais de entregar vuestras armas es mi cómplice, y al pasar cerró cuidadosamente esa reja. Estais desarmado, y yo, [*mostrándole el puñal*) ya lo veis, blando esta hoja. Con que calma.....Y ahora, expliquémosnos, Padre mío.

BARNABO. (*Estupefacto*). ¿Y sabes.....

SEVERO. Todo lo sé. Conozco el infame secreto, y ya comprendereis hasta qué punto os odio. ¡Oh! harto os detestaba, por el hecho de ser el tirano cuya férrea planta oprime nuestra cerviz, ya que Florencia, esa Florencia, hoy tan fecunda en execrables *podestás* en odiosos gonfaloneros, impuso á Pisa el más cruel de sus Tiberios. Pero cuando supe que sois mi pa-

dre y cómo y por qué, ¡ oh ! desde que conozco vuestro crimen y mi infame condición de bastardo, es tal el odio que se acumula en mi alma, que no oso medirlo; y al fijar en la vuestra mi mirada, debo asemejarme á Satanás cuando contempló por vez primera al astro del día.

BARNABO. Joven.....

SEVERO. ¡ Infame! Llámame tu hijo y tiembla, porque tu hijo debe ser un monstruo semejante á tí. ¿ No es verdad? Y pues que tal hijo te execra, probablemente va á matarte como á un perro.

BARNABO. ¿ Matarme!

SEVERO. Ayer mismo lo juré solemnemente en presencia del Santísimo Sacramento. Para libertar de tí á nuestra patria, nos conjuramos cuatro con el fin de matarte, y á mí se me designó para herir el primero. ¡ Ay! ignoraba aún que fuese tu hijo.

BARNABO. ¿ Y cómo lo supiste? ¿ Quién te lo dijo?

SEVERO. ¿ Que quién me reveló el secreto de vuestro crimen y de mi vergüenza? ¿ Quién sino la víctima?... ¿ Quién, sino mi madre, pudo hacerme tal revelación? ¡ Malvado!..... Ya pronuncié su nombre..... Piensa en sus veinte años de remordimiento, y guárdate..... Porque toda tu sangre no compensaría una sóla lágrima de sus ojos.

BARNABO. Tómala.....

SEVERO. ¡ Desgraciado! Oye y no tientes mi virtud. Puedes escapar á la muerte, lo que no debería ser. Mis amigos velan ahí en esa puerta, y espían el momento de verme salir bañado en tu sangre: no hay salvación para tí..... Sin embargo, óyeme. Te odio; pero un hijo, aunque sea el tuyo, puede vacilar en presencia del parricidio, porque la piedad de la humana naturaleza no reconoce límites. Cualesquiera que sean los pervertidos sentimientos que me acusen tu paternidad, mucho queda en mí de la virtud de mi madre y eso me hace volver á la vaina este puñal que contra tí esgrimiera: eso me hace no escuchar las sugestiones del demonio, ofrecerte la salvación, decirte, VETE: resistir á horrible deseo; y aunque al perdonarte la odiosa vida violo mi juramento, y falto á mi deber, y traiciono á mi patria, me es dable hacerlo siempre que me obedezcas.

BARNABO. ¡ Obedecerte!..... ¡ Recibir órdenes de tí!.....

SEVERO. ¡Ah! ¡Rehusa!..... Rehusa: mis amigos, á quienes me acuso ya de engañar, podrán contemplar espectáculo horrible. Rehusa,..... pues este puñal nos matará á ambos.

BARNABO. En fin ¿qué exigís?

SEVERO. Dadme vuestro anillo, y cometeré el fraude de llevarlo á mis amigos y de mentir, diciéndoles que se hizo ya justicia. Se servirán de él en primer lugar para posesionarse de la ciudadela, mostrando una orden que se creerá timbrada por vuestra mano, y el antiguo pabellón de Pisa flotará en aquella y saludará al rey Carlos dueño ya de la Lombardía, que vendrá en socorro de los patriotas. Vos, en tanto, esperareis aquí: regresaré cuanto antes y os daré un disfraz, el vestido de uno de los sirvientes de mi casa: os daré mi bolsa repleta de oro, y un excelente caballo para el viaje: os pondré fuera de la ciudad, donde querais, lejos, muy lejos, en fin donde querais..... Por el cuerpo de..... Sí, inventaré alguna historia..... Seduciré al monje, y le haré creer que arrojamos al Arno vuestro cadáver..... Y así os salvaré. Dadme vuestro anillo.

BARNABO. (*Con tono burlesco*). Ingeniosísimo medio. Os admiro de veras; empero, creo que vuestra oferta no pasa de chiste, y en verdad os digo que mientras hablabais de honra, ahogábame la risa. Luego, debo huir disfrazado de lacayo, recibir vuestra limosna y ponerla en mi faltriquera..... Vamos, estais loco, joven, cuando llegasteis á creer que cediese yo á vuestras insinuaciones. (*Con altivez*). Soy gentil-hombre, soy soldado; y harto altiva es mi frente, para pasar, no importa la causa, bajo tan afrentoso yugo. (*Otra vez con sarcasmo*). ¿Conque en vuestro magnífico caballo, á galope tendido, debo regresar á presencia de la Señoría? ¿Y sería yo quien fuera, degradado, á inclinarme, como es de deber ante los señores de Florencia, y cuando me interrogaran bondadosamente acerca de Pisa, diciéndome: — «*¿qué ha sido de nuestra bella ciudad?*» — yo respondería arrostrando su asombro: — «Cedila á un bastardo que allí tuve?»..... (*Con arrogancia*). Huir como cobarde, entregar la ciudad y la ciudadela, yo, Spínola..... ¡jamás! Prepara tu cuchilla.

SEVERO. ¡Un bastardo! Piensa en el punto en que te ves, y no me repitas esa palabra que me desafía; porque he hecho un esfuerzo para olvidarla. No descenderé contigo hasta la súplica; pero, veamos, reflexiona, porque siento que se me agota la paciencia. Presto..... dame el anillo y te perdono..... Vendrán mis amigos y serás muerto. Dame, pues..... ¿No eres acaso antiguo condottieri? Pues te irás á servir á los Sforza ó á los Gonzaga..... Dame el anillo..... ¡Desgraciado! Considera cuánto ahincó pongo en salvarte..... Acepta.

BARNABO. Jamás.

SEVERO. Entonces, morirás. Barnabo, llama en tu socorro, si puedes hacerlo, el instinto piadoso que te trajo á este sagrado lugar.....

BARNABO. ¿De rodillas en tu presencia? ¡No! no oraré.

SEVERO. Razón tienes para dudar del cielo, que parece absolverte cuando no te anonada con sus rayos..... (*Blandiendo el puñal*) Pues bien ¡hé aquí el rayo!

BARNABO. (*Subiendo las gradas del altar y colocándose delante del relicario*). Injuria por injuria, reto por reto..... En este mismo altar donde el Eterno Padre sacrifica á su hijo, ven, hijo, atrévete á sacrificar á tu padre. (*Descubriéndose el pecho*). Hiere aquí, hijo del adulterio, y persígate por donde quiera mi espectro envuelto en ensangrentado sudario.....

SEVERO *Precipitándose sobre* BARNABO. Pues bien, condenémosnos ambos.

(*Súbitamente surge un bulto negro de las sombras del Sagrario. Es* DOÑA PÍA *que, armada de un puñal, se precipita sobre* BARNABO *y le atraviesa el corazón*).

DOÑA PÍA. Nó: condénese él solo.

ESCENA V.

SEVERO, BARNABO Y DOÑA PÍA.

BARNABO. (*Al caer sobre las gradas del altar*). ¡Ah!

SEVERO. (*Dejando caer el puñal*). ¡Madre mía!

BARNABO. (*Arrastrándose hacia* DOÑA PÍA). ¡Pía! ¡Pía! Te vengaste al fin. (*Lleva la mano al pecho y la separa ensangrentada*). ¡Cuánta sangre!..... Muero!.....

(*Espira*).

DOÑA PÍA. Sí..... hace una hora que estaba oculta aquí. Estaba en cuenta de todo, porque oí lo que te dijo Renzo. Sólo yo, tenía derecho de herir esa víctima, y quise evitarte la comisión de horrible crimen.

ESCENA VI.

LOS MISMOS Y RENZO RICCARDI.

RENZO. (*Apareciendo por la puertecita de la derecha*). ¿Se ha hecho justicia?

DOÑA PÍA. (*Mostrando el cadáver de* BARNABO). Sí, por mi mano..... Pisa es libre ya. Mi hijo iba á herir, pero yo me le adelanté, y el déspota pereció á mis manos; porque no quise que el hijo de mi alma, el hijo que llevé en mis entrañas, el hijo que alimentó mi sangre, se manchase con tal crimen convirtiéndose en asesino. Mas, después del acto justiciero, lo libertaré de una madre manchada con sangre. (*Aparte*) Corazón mártir! ¡cesa de palpitar! (*Se hiere*).

SEVERO. (*Sosteniendo á* DOÑA PÍA *moribunda ya*). ¡Ay, cielos!

DOÑA PÍA. (*Con voz desfallecida*). Hijo mío, era necesario..... Yo debía morir. Prueba amarguísima habría sido para tí, la de oír siempre la mentira en los labios de tu madre. Permanece al lado del anciano que tanto necesita de tus consolaciones.....

SEVERO. ¡Dios mío! ¡Dios mío!

DOÑA PÍA. (*Agonizando*). Ya se extingue mi aliento. Una orden..... antes de comparecer á la presencia del Eterno.

SEVERO. ¿Qué ordenais, madre?

DOÑA PÍA ¡Silencio!.....

(*Espira*).

FIN DEL ACTO V Y ULTIMO.

CALIFORNIA STATE MINING BUREAU

LEWIS E. AUBURY, - - State Mineralogist.

Walter H. Bradley!

REPORT

OF THE

BOARD OF TRUSTEES

COVERING THE

FIFTY-FOURTH FISCAL YEAR ENDING JUNE 30, 1903, AND FIFTY-FIFTH FISCAL YEAR ENDING JUNE 30, 1904.

SACRAMENTO:
W. W. SHANNON, : : : : : SUPERINTENDENT STATE PRINTING.
1904.

CALIFORNIA STATE MINING BUREAU

LEWIS E. AUBURY, - - State Mineralogist.

REPORT

OF THE

BOARD OF TRUSTEES

COVERING THE

FIFTY-FOURTH FISCAL YEAR ENDING JUNE 30, 1903, AND FIFTY-FIFTH FISCAL YEAR ENDING JUNE 30, 1904.

SACRAMENTO:
W. W. SHANNON, : : : : : SUPERINTENDENT STATE PRINTING.
1904.

F862
.3
C17
1902/04

[Thirty-fifth Session of the Legislature of California. Page 540, Statutes of California, 1903.]

GENERAL APPROPRIATION ACT PROVIDING FOR THE SUPPORT OF THE STATE GOVERNMENT FOR THE FIFTY-FIFTH AND FIFTY-SIXTH FISCAL YEARS.

[Approved March 26, 1903.]

The clauses relating to the State Mining Bureau are as follows:

"For salary of State Mineralogist, six thousand dollars.

"For support of State Mining Bureau, forty-five thousand dollars.

"For printing, binding, ruling, and all other work performed and materials furnished by the State Printing Office to the State Mining Bureau, ten thousand dollars."

14419
BANCROFT
LIBRARY

REPORT OF BOARD OF TRUSTEES OF STATE MINING BUREAU.

SAN FRANCISCO, November 1, 1904.

To His Excellency GEORGE C. PARDEE, *Governor of California:*

SIR: The Trustees of the State Mining Bureau herewith submit their biennial report, in pursuance of the Act of the Legislature approved March 23, 1893, and amended March 10, 1903, entitled "An Act to provide for the establishment, maintenance, and support of a bureau, to be known as the State Mining Bureau, and for the appointment and duties of a board of trustees, to be known as the Board of Trustees of the State Mining Bureau, who shall have the direction, management and control of said State Mining Bureau, and to provide for the appointment, duties and compensation of a State Mineralogist, who shall perform the duties of his office under the control, direction, and supervision of the Board of Trustees of the State Mining Bureau."

No reports have been printed since the XIIIth (or third biennial), issued September 15, 1896, relating to the general mining interests of the State, although numerous bulletins have been issued, as enumerated in the Report of the State Mineralogist. The Board of Trustees and the State Mineralogist have, however, made biennial reports in accordance with the law above quoted.

THOMAS B. BISHOP,
HAROLD T. POWER,
FRANK MONAGHAN,
J. E. DOOLITTLE,
F. H. HARVEY,
Board of Trustees of State Mining Bureau.

MUSEUM.

About six hundred different minerals are at present known to science, and most of these are represented in their many forms in our Museum. There are on exhibit nearly 17,000 specimens, as well as a large duplicate set, part of which is now in St. Louis.

The most recent and interesting specimens received are Kunzite and Californite. The former was discovered in San Diego County, and

named after Prof. George F. Kunz, of New York. The Bureau's specimen was donated by Fred M. Sickler. Californite is a variety of Vesuvianite, a new ornamental stone resembling jade, discovered in California, and can be classed among the semi-precious stones of the United States. This mineral was found by A. E. Heighway in Siskiyou County. Both of these minerals have a commercial value for gems.

Two other valuable acquisitions are specimens of Carnotite and Uraninite, from Colorado. These specimens are interesting, as both carry radium. The latter is the variety known as pitchblende.

The Bureau acquired by exchange with Prof. A. B. Fitch, a splendid variety of zinc ores from Magdalena, New Mexico.

Mr. W. B. Dennis has presented a cabinet of quicksilver ores from the Black Butte Mine, of Lane County, Oregon.

Calaveras and Tuolumne counties have jointly donated a large collection of ores from their producing mines, together with a handsome stand on which they are mounted. This collection was prepared by Pacific Commandery, No. 3, for the Knights Templar Triennial Conclave, held in San Francisco during the month of September, 1904.

A. Selwyn Browne has donated some very fine specimens of tin ore from New South Wales.

Through the efforts of the State Mineralogist, a very large and valuable collection of tourmalines has been loaned to the Museum by Mr. Ernest Schernikow, of New York City. This collection is considered the finest of its kind in the world. The gems were mined at the recently discovered deposits at Mesa Grande, San Diego County.

There have been received during the past two years nearly seven hundred new specimens of ores and minerals suitable for case material, together with a great number of duplicates, which are made into small sets, and sent to the different schools throughout the State for educational purposes.

The intention is to make the Museum a depository of the material representing the mineral wealth of the State; also as a reference place for miners, prospectors, and students.

During the current year, upward of 100,000 visitors registered in the book kept for that purpose, which is strong evidence of the public appreciation of this department. It can, moreover, be safely estimated that fully as many more persons visited the Museum without registering.

The new entrance to the Mining Bureau is nearly completed. This is a valuable and needed improvement. It will increase the number of visitors to the Museum, as the entrance can be seen by thousands passing through the Union Ferry Building, who were apt to overlook the old entrance.

For the continuous free transportation of specimens and exhibits

addressed to the Bureau, the Board of Trustees hereby expresses its thanks to the Southern Pacific Railroad Company, Wells, Fargo & Co., and the Santa Fé Railway Company.

The following list represents those who made donations to the Museum during the two years covered by this report:

Agler, W. C.
Anthony, J. H.
Alton, W. P.
Aubury, Marion
Bent & Sampson
Bardwell, W. S.
Brown, L. H.
Bonetti, C. E. A.
Benedict, E. A.
Blandon, M.
Bailey, G. E.
Combes, J.
Conway, George
Cornell, C. C.
Cross, C. C.
Fairchilds, S.
Forstner, William
Fisher, J. M.
Goodwin, B. F.
Green, W. H.
Grider, W. F.
Gibson, F. W.
Graham, J. S.
Houghton, F. T.
Howell, John
Harson, J. O.
Harvey, J. McL.
Hunter, R.
Hutsenpeller, J.
Hamilton, E. M.
Jens, J. C.
Judd, L. S.
Kunz, George F.
Kimber, A. W.
King, A. W.
Kanawyer, P. A.
Lewis, F. L.
Maryanski, Modest
MacDonald, A. R.
McAllister, G. W.
Madeira, George
Mayer, A.
Myero, A. G.
Mitchel, D. C.
MacCrellish, Mrs. M. P.
McKnight, J. H.
Marle, A. W.
Mitchell, John
McPherson, J. F.
Matherell, Chas. E.
McCarthy, W. E.
Mount Almo Mica Co.
Merriam, C. R.
Nelson, A. N.
Northey, G. V.
Ney, I. W.
Pettit, A. C.
Ryall, Andrew
Raycroft, A. F.
Rule, W. J.
Reardon, P. H.
Rodgers, M.
Randsburg Coal and Power Co.
Seits, Mary
Storms, W. H.
Sickler, Fred M.
Selwyn-Brown, A.
Sanders, F. S.
Stadmuller, F. H.
Thrift, E. E.
Tyron, F. P.
Western, D. E.
Whitney, H. F.
Wescott, W. H.
Wyman, C. H.
Walters, C.

A number of specimens have also been brought into the Museum by Field Assistants, who obtained them during their investigations.

LIBRARY.

Owing to lack of funds, very few books—not to exceed twenty in number—have been purchased for the Library. It is to be regretted that the reference library of mining and metallurgical works can not be made more complete and kept up to date with latest editions of the more important books. There is a constant demand for a certain class of books, which the Trustees find themselves unable to meet for the reason stated. The Bureau, being a State institution and open to the public, is visited yearly by many thousands, and while most of these find their interest in the Museum, the Library is also sought by students, mining engineers, and others. It is impossible, however, under present circumstances, to keep the Library replenished with new technical books. About four hundred books and pamphlets have been donated by various institutions, and many magazines and newspapers are sent free. Large newspaper racks have been put in place, with

room for eighty-five papers to be put in respective files. This is found to be a great convenience. A new stand for the card catalog has also been purchased.

PUBLICATIONS.

All publications of the Bureau (with the exception of the statistical bulletins) are now sold at a price intended to cover the cost of publication, not including the cost of preparation. This method of distribution of publications is imperative upon the Trustees, as the following Act of the Legislature, approved March 10, 1903, will show:

SECTION 1. Section eight of an Act entitled "An Act to provide for the establishment, maintenance, and support of a bureau, to be known as the State Mining Bureau, and for the appointment and duties of a board of trustees, to be known as the Board of Trustees of the State Mining Bureau, who shall have the direction, management and control of said State Mining Bureau, and to provide for the appointment, duties and compensation of a State Mineralogist, who shall perform the duties of his office under the control, direction, and supervision of the Board of Trustees of the State Mining Bureau," approved March 23, 1893, relating to the powers of the Board of Trustees of the State Mining Bureau, is hereby amended to read as follows:

Section 8. The Board of Trustees of the State Mining Bureau shall biennially report to the Governor of the State the condition of the Bureau, with a statement of the receipts and disbursements in detail, and with said report shall be incorporated the biennial report of the State Mineralogist, and the report of said Board of Trustees and State Mineralogist shall be printed as are the reports of the other State officers. The Board is hereby empowered to fix a price upon and to dispose of to the public, at such price, any and all publications of the Bureau, including reports, bulletins, maps, registers, etc. The sum derived from such disposition must be accounted for and used as a revolving printing and publishing fund for other reports, bulletins, maps, registers, etc. The prices fixed must approximate the actual cost of printing and issuing the respective reports, bulletins, maps, registers, etc., without reference to the cost of obtaining and preparing the information embraced therein.

SEC. 2. This Act takes effect and is in force from and after its passage.

LABORATORY.

During the term from December 15, 1902, to October, 1904, inclusive, the department for determination of minerals, in conjunction with the laboratory, has shown an increased use by the miners and prospectors of the State. The records show that 2,424 separate samples have been forwarded by mail for determination during this period, and at least an equal number have been brought in by individuals personally.

Aside from these, numerous inquiries have been received and answered, dealing with mining and metallurgical questions.

As the aim of this department is to acquaint parties with the character and possible commercial values of the samples forwarded, but not to interfere with the legitimate business of the licensed assayers and chemists of the State, no quantitative work is carried out. Should the parties sending samples wish for more detailed information as to the exact values of their ores, they are necessarily referred to an assayer or analytical chemist.

On account of the increased patronage of this department, and the enlarged scope and character of the questions submitted for opinion, it has become very needful that a chemical assistant be added to the laboratory staff, if patrons are to receive quick returns.

EXCHANGES.

The Board of Trustees wishes to extend thanks to the editors and publishers of the following papers, which have been forwarded free to the Library:

Amador Dispatch, Jackson.
Amador Ledger, Jackson.
Amador Record, Sutter Creek.
Angels Record, Angels Camp.
Australian Mining Standard and Financial Review, Sydney and Melbourne.
Bee, Sacramento.
Calaveras Weekly Citizen, San Andreas.
Calexico Chronicle, Calexico.
Chino Valley Champion, Chino.
Citrograph, Redlands.
Coal and Coke, Baltimore.
Courier, Shasta.
Contra Costa Gazette, Martinez.
Commercial News, San Francisco.
Del Norte Record, Crescent City.
Delta, Visalia.
Democrat, Woodland.
Dispatch-Democrat, Ukiah.
El Dorado Republican, Placerville.
Electricity, Power, and Gas, San Francisco.
Enquirer, Oakland.
Enterprise, Healdsburg.
Free Lance, Hollister.
Free Press, Redding.
Free Press, Ventura.
Gazette, Georgetown.
Gazette-Mariposan, Mariposa.
Graphic, Oakdale.
Herald, Los Angeles.
Herald, Arroyo Grande.
Hotel Register, San Francisco.
Humboldt Standard, Eureka.
Inyo Independent, Independence.
Inyo Register, Bishop.
Ione Valley Echo, Ione.
Jerome Mining News, Jerome.
Journal, Los Angeles.
Journal, Salinas.
Journal, Napa.
Journal of Commerce, San Francisco.
Mercury, Madera.
Mercury, Oroville.
Middletown Independent, Middletown.
Miner-Transcript, Nevada City.
Miner, Wickenburg, Ariz.
Mineral Wealth, Redding.
Mines and Minerals, Scranton, Pa.
Mining and Engineering Journal, San Francisco.
Mining Journal, No. 121 Fleet St., London.
Mining Magazine, No. 120 Liberty St., N. Y.
Mining Record, Colorado Springs, Colo.
Mining Reporter, Denver, Colo.
Mining Review, Los Angeles.
Mining Review and Metallurgist, Baltimore, Md.
Mining and Engineering Journal, New York.
Mining and Engineering Review, San Francisco.
Mountain Democrat, Placerville.
Mountain Messenger, Downieville.
Mother Lode Banner, Sonora.
New Zealand Mines Record, Wellington.
News, Red Bluff.
Nuggett, Placerville.
Oceanside Blade, Oceanside.
Oregon Mining Journal, Portland.
Pacific Oil Reporter, San Francisco.
Placer County Republican, Auburn.
Petaluma Weekly Courier, Petaluma.
Pick and Drill, San Francisco.
Porterville Enterprise, Porterville.
Placer Herald, Auburn.
Press-Democrat, Santa Rosa.
Press-Horticulturist, Riverside.
Prospect, San Andreas.
Record, Chico.
Register, Napa.
Republican, Fresno.
Reveille, Cloverdale.
River News, Rio Vista.
Rustler, King City.
San Diegan Sun, San Diego.
Scott Valley Advance, Etna.
Searchlight, Redding.
Sentinel, Colfax.
Silver State, Winnemucca, Nev.
Siskiyou News, Yreka.
Southwest, Los Angeles.
Sun, Colusa.

Stanislaus County Weekly News, Modesto.
Town and Country Journal, Melbourne, Australia.
Tribune, Healdsburg.
Tribune, Oakland.
Tribune, San Luis Obispo.
Union-Democrat, Sonora.
U. S. Investor, Boston, Mass.
Valley Record, Ashland, Ore.
Weekly Union, San Diego.
Western Mining World, Chicago, Ill.
Willows Journal, Willows.
Wood River Times, Hailey, Idaho.
Yolo Semi-weekly Mail, Woodland.
Yuma Sun, Yuma, Ariz.

FINANCIAL STATEMENT.

FIFTY-FOURTH FISCAL YEAR, JULY 1, 1902, TO JULY 1, 1903.

Balance on hand July 1, 1902		$1,355 66
Appropriation		28,500 00
Salaries of Geological Assistants	$7,402 75	
Traveling expenses of Geological Assistants	3,208 15	
Rent of premises (Bureau)	1,620 00	
Salaries of Bureau employés	8,051 55	
Library account	1,350 88	
Laboratory	526 94	
Freight and express charges	204 86	
Postage account	420 14	
Sundry expenses of Bureau	1,836 84	
Salary of State Mineralogist	3,000 00	
Clerical assistants	833 61	
	$28,455 61	
Balance	1,400 05	
	$29,855 66	$29,855 66

FIFTY-FIFTH FISCAL YEAR, JULY 1, 1903, TO JULY 1, 1904.

Balance forward		$1,400 05
Appropriation		22,500 00
Salaries of Geological Assistants	$4,565 40	
Traveling expenses of Geological Assistants	3,038 20	
Sundry expenses	1,090 18	
Rent of premises (Bureau)	1,620 00	
Salaries of Bureau employés	9,799 68	
Library account	1,042 82	
Laboratory	178 73	
Freight and express charges	122 61	
Minerals and Museum	389 86	
Postage	353 61	
	$22,201 09	
Balance	1,698 96	
	$23,900 05	$23,900 05

According to the custom of the Board of Trustees, the accounts of the Bureau have been audited by Mr. George W. Ade, an expert accountant. His report shows that the books and accounts are neatly and correctly kept, and that all funds are properly accounted for. This examination is made quarterly.

REPORT OF THE STATE MINERALOGIST.

To his Excellency, GEORGE C. PARDEE, *Governor of the State of California:*

SIR: In pursuance of the provisions of "An Act to provide for the establishment, maintenance, and support of a bureau to be known as the State Mining Bureau," etc., approved March 23, 1893, I herewith present my report of the work performed by the State Mining Bureau from December 15, 1902, to November 1, 1904.

Respectfully submitted.

LEWIS E. AUBURY,
State Mineralogist.

SAN FRANCISCO, November 1, 1904.

For reasons stated in the report of the State Mineralogist December 15, 1902, no regular biennial report embracing all of the work of the State Mining Bureau was issued for the fifty-second and fifty-third fiscal years; and the system adopted of issuing bulletins on special subjects has been continued during the past two years.

PUBLICATIONS.

The publications which have been issued under my direction during that period are summarized as follows:

Bulletin No. 27, "Quicksilver Resources of California," 273 pages, which treats of the condition of the quicksilver industry and the production. This publication also furnishes a description of the development of the various deposits, together with their economic geology. Geological maps of the different districts are included in the bulletin, together with a description of processes of reduction.

Bulletin No. 28, the annual statistical sheet, which furnishes the amount and value of the mineral production by counties for the year 1902.

Bulletin No. 29, an annual statistical sheet, showing the mineral production for sixteen years, from 1887 to 1903.

Statistical sheet showing the gold production and value for years from 1848 to 1903.

Bulletin No. 30, "Bibliography relating to the Geology, Paleontology,

and Mineral Resources of California," 290 pages, including a list of State and County maps. This bulletin was compiled by Anthony W. Vogdes, Lieutenant-Colonel of Artillery Corps, U. S. A. It is a most valuable mining reference. The manuscript for this bulletin was donated by Colonel Vogdes to the State Mining Bureau.

Bulletin No. 31, a single sheet which contains a general description of sixty-two representative oil wells, selected from the different districts. A commercial analysis of the oil produced by each well is also furnished.

Bulletin No. 32, "Production and Use of California Petroleum," 230 pages, with maps. This bulletin furnishes a description of the producing oil fields, and the conditions affecting the industry. Geological conditions are treated very briefly, the aim of the bulletin being more to illustrate the various uses to which petroleum may be applied, and its manner of application. The bulletin is illustrated, and maps of the oil districts, showing the producing wells, are also included. Bulletin No. 31 is also embodied in the report.

Bulletin No. 33, statistical sheet, showing the mineral production of California by counties for the year 1903.

Bulletin No. 34, statistical sheet, showing the mineral production for seventeen years, inclusive of 1903.

Bulletin No. 35, "Minerals of California," 55 pages, which includes the mineral production of 1903, a brief description of the work of the State Mining Bureau, and illustrations of its departments; gold production from 1848 to 1904, with other statistical information. In the bulletin are included a map of each county in the State, showing railroad and stage lines, together with distances.

MAPS AND REGISTERS.

In addition to the Maps and Registers which were issued by the Bureau, and mentioned in my last report, those of the following counties have been published: Amador, Butte, Kern, Mariposa, Tuolumne, Sierra; and Map and Register of the Los Angeles oil wells.

A combined Relief and Mineral Map of California has also been issued.

BULLETINS IN PREPARATION.

At the present time, Field Assistants are engaged in completing the work in gathering data for bulletins to be issued, as follows: "The Structural and Industrial Materials of California," and "Gems and Jewelers' Materials." The field work on these bulletins will in all probability be completed by March, 1905.

Some data are also being gathered concerning "Gold Dredging," and

it may be possible to issue a bulletin on that subject by the above stated date.

With these bulletins completed, all of the work originally outlined by me to be finished during my administration will have been performed.

WORK OF THE BUREAU.

Besides the regular work of the Bureau in gathering data concerning the various mineral interests of the State and publishing the same in the form of bulletins and maps and registers, a very large number of letters of inquiry on subjects not covered by the publications are answered annually by the State Mineralogist.

SCHOOL COLLECTIONS.

With a view of creating a more extended knowledge of our mineral interests among the advanced grades of the public schools of the State, a number of collections of the more common minerals which California produces have been made from duplicate specimens in the Museum, and sent to various schools, together with Bureau publications. The publications are sent to such schools as maintain libraries.

It has been found that in recent years more attention has been paid to the study of mineralogy in the public schools of the State, and as this department is in a position to assist the schools, everything has been done that was possible to aid them in the furtherance of this particular branch of study.

PROTECTION OF MINING INTERESTS.

One matter which has been considered of much importance outside of the regular work of the Bureau, and of which mention was made in my last report, is the suppression of fraudulent mining companies. In my opinion, very great assistance can be rendered the legitimate mining operator by the elimination of the "get-rich-quick" mining schemes, which are from time to time foisted on the investing public, and to do this, a recommendation is made that a law be enacted which will serve to deter these sharks from further operations in this State. The Bureau has used every effort to protect investors by furnishing reliable information concerning this class of operators, but its efforts would be materially strengthened were such an Act in operation.

The Postoffice department has been successful in securing convictions in the United States courts of some of these fraudulent operators, and much of the evidence and assistance furnished by the Bureau was the means of bringing these parties to justice.

THE ILLEGAL ENTRY OF MINERAL LANDS.

A large portion of the government land in California which was temporarily withdrawn from entry during 1902, with a view of selections for forest reserve purposes, has recently been again thrown open to entry. As there is embraced in this territory a large area of mineral land, it is imperative, in order to preserve these lands for the benefit of the miner, that some urgent action should be taken to protect them from scrippers, or entries other than mineral.

Portions of these mineral lands are covered with timber, and speculators are now preparing to file upon them. Altogether, 1,097,120 acres embraced in the Redding, Susanville, Sacramento, Stockton, and Visalia land districts are affected by the recent order of the Secretary of the Interior, releasing the lands referred to. Nearly all of these lands were surveyed many years ago by contract, or by men entirely unacquainted with geological conditions, and for these reasons a proper segregation of the mineral portions was not made.

These lands, before being restored to public entry, should be carefully examined by competent authority (and the United States Geological Survey is suggested), so that a proper reclassification may be made.

This department is in possession of data showing that particularly in the Marysville and Susanville land districts are located large tracts of mineral lands which are affected by the order. These lands were not properly returned as mineral by the United States Surveyor-General, and should they not be reclassified the rights of mineral locators will be jeopardized.

With a view of protecting the mineral lands herein referred to, the Board of Trustees of the State Mining Bureau and the State Mineralogist have prepared a memorial to the President, setting forth in detail the facts herein contained, and urging upon him the necessity of reclassification of these lands before restoration to entry.

LOUISIANA PURCHASE EXPOSITION.

For the greater part of the year 1903, and also the early part of 1904, the State Mineralogist was engaged in collecting a mineral exhibit to be installed at the St. Louis Exposition. This work was performed in connection with the regular work of the Bureau. Nearly five months' time was given to the exhibit, and while at St. Louis the State Mineralogist also attended to detail work and correspondence of the State Mining Bureau.

According to the provisions of an Act requiring all State institutions to assist the California commissioners in preparing exhibits for the St. Louis Exposition, the State Mineralogist, acting under the direction of the Board of Trustees of the State Mining Bureau, made a selection

from the duplicate specimens of the different ores in the Museum. These, with the model five-stamp mill and such other material as would add to the general State exhibit, were loaned to the commissioners. Complete sets of the Bureau publications, which could be consulted by those desiring information concerning California minerals, were also forwarded. A large amount of literature bearing on the mineral industry of the State was also printed and furnished for free distribution at the Exposition.

As the State Mineralogist was designated by the Act above referred to as Chief of the California Mining Department at the Exposition, it was his endeavor to aid the commissioners as much as possible in making a collection of minerals at the least possible expense, and with this aim in view, the various Field Assistants of the Bureau were instructed and did collect many specimens of ores, petroleum, etc., during the course of their work for the Bureau, and at no expense to the Commissioners. The Bureau employés also assisted very materially in the work for this exhibit.

It was desired that choice specimens of minerals on exhibit in the cases of the Museum should be loaned to the exhibit, but profiting by the experience where many specimens were loaned to past expositions, and never returned to the Bureau, the Board of Trustees wisely refused their permission to remove such specimens from the Museum.

In this connection it is pertinent to state that it is my opinion that it is inadvisable to permit the removal of case specimens from the Museum in building up a mineral collection, and it is suggested that a *separate* collection be made for exposition purposes, which collection can be increased from the duplicate specimens received by the Bureau. The present State collection now at St. Louis, after its return from the Lewis and Clark Exposition, could form the nucleus of such an exhibit, and the State would then be prepared, at comparatively small expense, to make a mineral display as occasion required.

CONDITION OF THE MINING INDUSTRY.

The numerous mineral substances now being mined, quarried, or otherwise commercially utilized in the State were of the value of $35,069,105 in 1902, and of the value of $37,759,040 in 1903, an increase of $2,689,935 for the year. In fact, since 1893 the increase in the value of products has been practically two million dollars per year. The total mineral product of the State for the past seventeen years, including 1903, has been $418,851,853. This includes fifty-one mineral substances. Of this amount, $247,371,953 has been in gold. The relative annual value of the mineral products of the State is now as follows: 1st, Gold; 2d, Petroleum; 3d, Copper; 4th, Clays and their products;

5th, Quicksilver; 6th, Rubble; 7th, Cement. The largest increase at present is shown in structural materials, which include brick and pottery clays, portland cement, lime and limestones, macadam, rubble and concrete rock, paving-blocks, marble, granite, sandstone, serpentine, slate, glass sand, and soapstone. In 1903, these represented a total value of $6,908,463, an increase of $2,799,440 over the previous year. The hydrocarbons and gases, including asphalt, bituminous rock, natural gas, and petroleum also increased in value in the same period $2,760,886. Most of this was due to petroleum, of which there were produced 24,340,839 barrels, valued at $7,333,271, in 1903, as compared with 14,356,910 barrels, worth $4,692,189, in 1902. Fifty-four out of the fifty-seven counties of California are now producing mineral substances. Gold was mined in 34 counties, and is known to exist in several others. Silver and brick clays were produced in 26 counties; rubble in 19; mineral waters in 18; macadam in 16; copper and lime in 15; granite in 13; limestone in 10; quicksilver in 9; asphalt in 8; petroleum and sandstone in 7; salt in 6; bituminous rock and marble in 5; cement, coal, pottery clay, paving-blocks, and platinum in 4; borax, mineral paint, lead, and natural gas in 3; glass sand, gypsum, infusorial earth, magnesite, and pyrites in 2. The following substances were each produced in one county: Chrome, chrysoprase, Fuller's earth, lithia mica, mica, manganese, quartz crystals, slate, soapstone, serpentine, tourmaline, and turquoise. This statement relates only to mineral substances produced in 1903. There are, however, numerous places where minerals are known, but where they are not at present being mined. Details of source and value of all these materials may be found in Bulletins Nos. 33, 34, and 35 of this Bureau.

The brief statement herein made shows how prosperous is the present condition of the mining industry of California, and it also proves that instead of being in a state of decadence, there is a steady and large increase in value of annual output, which has extended over a period of years and still continues.

With this report is presented copies of all bulletins, reports, and maps and registers which have been issued since December, 1902, and which have been herein described.

Respectfully submitted.

LEWIS E. AUBURY,
State Mineralogist.

BROS., INC.
Manufacturers
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

U.C. BERK
CDE